

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres

ULYSSE
LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

4176 Saint-Denis
Metro Mont-Royal 843-9447

Sous-sol
Sainte-Catherine
angle de la Montagne
CGLVY 842-7711

560 Président-Kennedy
Metro McGill 289-0993

GUIDES DE VOYAGE
CASSETTES VIDÉO

CARTES ROUTIÈRES
ACCESSOIRES

OUVERT LE DIMANCHE AU 4176 SAINT-DENIS

Montréal, samedi 24 mars 1990

Denise Bombardier, romancière de la passion



Denise Bombardier

PHOTO JACQUES GRENIER

JEAN ROYER

Avec son troisième livre, Denise Bombardier réclame le droit à la fiction. Après un premier récit autobiographique, *Une enfance à l'eau bénite*, après un essai sur le désarroi contemporain, *Le Mal de l'âme*, voici qu'elle lançait cette semaine *Tremblement de coeur* (Seuil), où elle se fait la romancière de la passion.

Mais quand une femme écrit un roman, on veut souvent ramener son écriture à de l'autobiographie. Encore plus peut-être si elle est un personnage connu, journaliste à la télévision et prisonnière de sa propre image. Comment alors accéder à la fiction ?

« Il est vrai que ce que j'écris casse complètement l'image que des gens peuvent avoir de moi, me dit Denise Bombardier. Il est vrai aussi que l'on veut toujours savoir si ce qu'une femme écrit est autobiographique. Dans mon cas, on le fait avec acharnement et cela m'agace, encore que je le comprends. Moi qui connais beaucoup d'écrivains, en France en particulier, je sais bien que les écrivains n'écrivent que ce qui les habite et qu'à partir de leur expérience. Cependant, ce qu'on cherche à trouver dans mon roman, c'est une réalité qui soit journalistique. Or, il n'y a rien de tel dans mon roman. Je veux réclamer mon droit d'être écrivain. Dans ce livre, je suis la romancière de la passion. »

Tremblement de coeur met en scène un personnage féminin, Françoise, femme d'affaires qui a réussi, femme battante comme on dit en France, *superwoman* comme on dit aux États-Unis. Mais la passion la consume et elle a une aventure étrange avec un homme, baptisé A. (comme anonyme ?). Françoise, si forte, se découvre vulnérable dans cette relation intime qui est aussi une relation de pouvoir. *Tremblement de coeur* raconte en fait le calvaire d'une passion. Dans ce roman, une femme cherche à se déposséder de la passion pour accéder à l'amour.

« Il faut prendre ce titre pour ce qu'il dit, me précise Mme Bombardier. Qu'est-ce qu'un tremblement de terre ? C'est une secousse qui n'épargne rien. »

À l'émission *Apostrophes*, où elle était l'invitée de Bernard Pivot, le 4 mars dernier (l'émission sera diffusée demain soir à TV5), Denise Bombardier a précisé le sujet de son roman. Pourquoi son personnage Françoise se met-elle à vomir après chaque rencontre avec son amant ? « Parce que dans cette passion elle cherche un sens à sa vie et que son amant se contente de la relation sexuelle. Pour Françoise, la sexualité n'est pas une fin. »

D'autre part, ajoute Mme Bombardier, le roman met en scène une relation de pouvoir entre les amants. Françoise a le contrôle de la situation et cela l'affole car ce qu'elle voudrait c'est s'abandonner. « C'est ce que le féminisme n'avait pas annoncé, ajoute la romancière: le prix que les femmes allaient payer pour leur égalité sociale. Françoise est souffrante, rongée par l'angoisse et la culpabilité

d'abandonner ses enfants pour ses voyages d'affaires et sa passion. Elle est gagnante partout mais dès qu'elle est seule avec elle-même, dès qu'elle est obligée de réfléchir sur ce qu'elle est, elle n'en peut plus. »

En effet, le personnage du roman de Mme Bombardier se bat contre la solitude. Elle est constamment en mouvement et ne veut pas entendre le silence du monde en elle. Le seul silence qu'elle affronte est celui de la dé- possession.

« Françoise est obsédée par la mort, précise la romancière. Au fond, elle n'a pas peur de l'avenir mais du présent. La mort n'est pas dans l'avenir, la mort est dans le fragment de l'instant. »

« Son ennemi, c'est elle-même et non l'homme avec qui elle veut toujours entrer en rapport. Ce qui lui fait mal au coeur à chaque fois, c'est qu'au bout de la fusion elle espère s'abandonner mais se retrouve devant un vide. Ce n'est pas à cause d'un interdit qu'elle vomit ni parce qu'elle serait en état de péché mortel comme dans un roman de Mauriac. Non, pas du tout ! »

Certes, *Tremblement de coeur* ne ressemble pas à une sérénade de Schubert ni à un roman du 19e siècle. On y rencontre une femme bien contemporaine, qui cherche à se sortir de sa passion pour enfin se posséder dans l'amour.

« Il y a une distinction à faire entre l'amour et la passion et cela ne se voit qu'avec l'âge. À 30 ans, si on pense que les hommes et les femmes sont égaux, selon les idéologies actuelles, on ne comprendra pas la passion. Car la passion fait éclater toutes les idéologies sur le couple. Je dirais que la passion se passe en dehors

Voir page D - 2 : Bombardier

Le 11e Salon du livre de l'Outaouais s'ouvre à la francophonie internationale



MARIE LAURIER

DE NOUVEAU la région de l'Outaouais est en effervescence et les 200 bénévoles à l'oeuvre pour la tenue du 11e Salon du livre qui se déroulera du 27 mars au 1er avril au Palais des congrès de Hull.

Comme chaque année, cette fête du livre prend des proportions toujours plus considérables, sans oublier son petit côté d'inédit et de nouveautés. Ainsi elle s'internationalise en accueillant une délégation de 42 artisans de la littérature française, notamment des écrivains et des éditeurs de la Belgique, de la Suisse et de la Franche-Comté. « Cette idée a germé lors du Sommet socio-économique de l'Outaouais de 1986 et enfin elle se concrétise. Nous espérons ainsi établir un plateau d'échange culturel et

commercial avec ces pays francophones », espère M. Roger Dufour, président du salon, qui compte bien que le Salon recevra encore une fois « ses 40,000 fidèles visiteurs ».

« Il s'agit d'un public captif peut-être, admet-il, mais c'est certainement une réussite si l'on tient compte d'un bassin de population de moins de 300,000 personnes. »

Les organisateurs du Salon ont également prévu des activités particulières pour souligner l'Année internationale de l'alphabé-

tisation. Dès la journée d'ouverture le 28 mercredi 28 mars, les activités sont consacrées à ce thème avec la tenue d'un débat portant sur l'adulte en situation d'apprentissage et un jeu-questionnaire pour les jeunes sur les pièges de l'orthographe.

La présidence d'honneur a été confiée à l'écrivain et environnementaliste Paul Ohl, auteur de romans historiques dont le tout dernier, *Drakkar* s'intéresse aux Vikings, aventuriers des mers. « Je suis particulièrement fier de l'honneur qui m'échoit, puisque ce salon est le plus sympathique et le plus chaleureux que je connaisse, a-t-il déclaré cette semaine. Depuis que je fréquente ces milieux comme écrivain, je puis vous assurer que votre salon est un des mieux réussis et des plus stimulants », a-t-il ajouté à la grande joie de ses hôtes qui savaient ces propos avec une grande fierté. À titre de président d'honneur, M. Ohl se fera un devoir d'être présent pendant toute la durée du salon et de se faire « le porte-parole d'une francophonie à la fois forte et fragile », notamment dans cette région frontalière où la langue est plus particulièrement menacée.

« Mais la région de l'Outaouais relève le défi de la défense du français de façon éclatante par la tenue de ce salon et tous les artisans du milieu du livre méritent

de figurer au palmarès de l'excellence. »

M. Ohl sera omniprésent et il entend bien rencontrer « le plus de monde possible ». Il sera secondé dans sa tâche par les présidents de chacune des journées, les auteurs Francine Ouellette (*Sire Gaby du Lac*), Bertrand Gauthier (*Ani Croche*), Stéphane-Albert Boulais (*Barrueco*) et Lucien Francoeur (*Perfecto nuit*). Ce dernier donnera le coup d'envoi du Salon le soir du 28 mars en présentant un spectacle de son cru, en plus de participer à la soirée de la poésie le samedi 22 mars.

Le thème du salon *Lire pour dire*, illustré par une affiche réalisée par un jeune ontarien de 20 ans, François Leclerc, s'inscrit dans la double fonction de l'écriture et de la parole, ce dont se réjouissait Jacques Languirand qui sera de la fête et diffusera en direct quelques-unes de ses émissions *Par quatre chemins*. On notait tout particulièrement que Radio-Canada fera écho au salon dans toutes ses émissions locales et régionales, une participation qui avait douloureusement fait défaut l'année dernière en raison d'un conflit de travail.

Tout comme par les années passées, mais de façon intensifiée, on donne une place aux jeunes et de nombreuses activités sont prévues pour eux : des con-

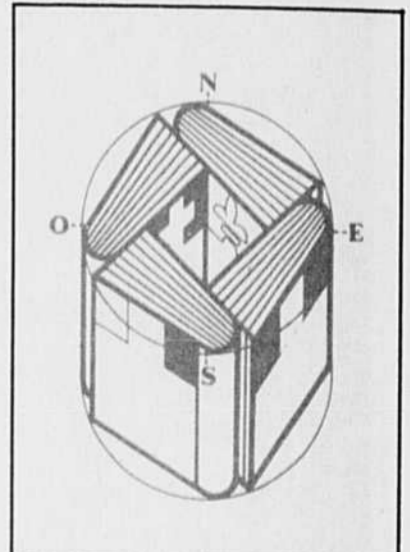
cours d'écriture, d'art oratoire, de dictée, des jeux questionnaires, des ateliers de poésie et de théâtre, et pour les 6-12 ans la visite des animateurs de la populaire émission *526-ALLO*, Louise Racicot et Michel Mongeau.

Plus d'une centaine d'auteurs, d'écrivains, de poètes québécois et étrangers, tous représentants de la grande francophonie littéraire, seront au rendez-vous, soit pour rencontrer les visiteurs, participer à des tables rondes, animer des ateliers ou signer leurs ouvrages. À chaque jour, la Place Yves-Thériault sera le théâtre des échanges culturels entre les invités et les visiteurs, selon une programmation déjà établie de sujets de discussion.

Parmi les écrivains étrangers, on mentionne les noms de Katherine Pancol, André Besson, Roland Bouhéret, Marie-France Briselance, Yves Ravéy, Jean-François Solmon, Anne Walter, de France, Raoul Veneigem, de Belgique et d'autres du Sénégal et du Maroc. En plus, évidemment, des 42 délégués de Suisse, de Belgique et de la Franche-Comté qui arrivaient à Hull mercredi pour entreprendre leur tournée touristique, d'amitié et d'affaires dans la région.

Le Salon du livre de l'Outaouais a été mis sur pied en 1979 par le regretté Jacques Poirier

(il est décédé l'année dernière quelques semaines avant la tenue du 10e salon). Le première année, il avait attiré 12,000 visiteurs. D'année en année, cet événement a pris plus d'envergure et accueillit cette année 184 stands répartis dans deux immenses aires d'exposition baptisées salles Outaouais et La Strophe et les 40,000 « fidèles visiteurs » venant de Hull, Gatineau et Aylmer et des régions périphériques de l'Ontario, tout ce beau monde dirigé et orienté par les 200 bénévoles portant des foulards de différentes couleurs de façon à les identifier au premier coup d'oeil.



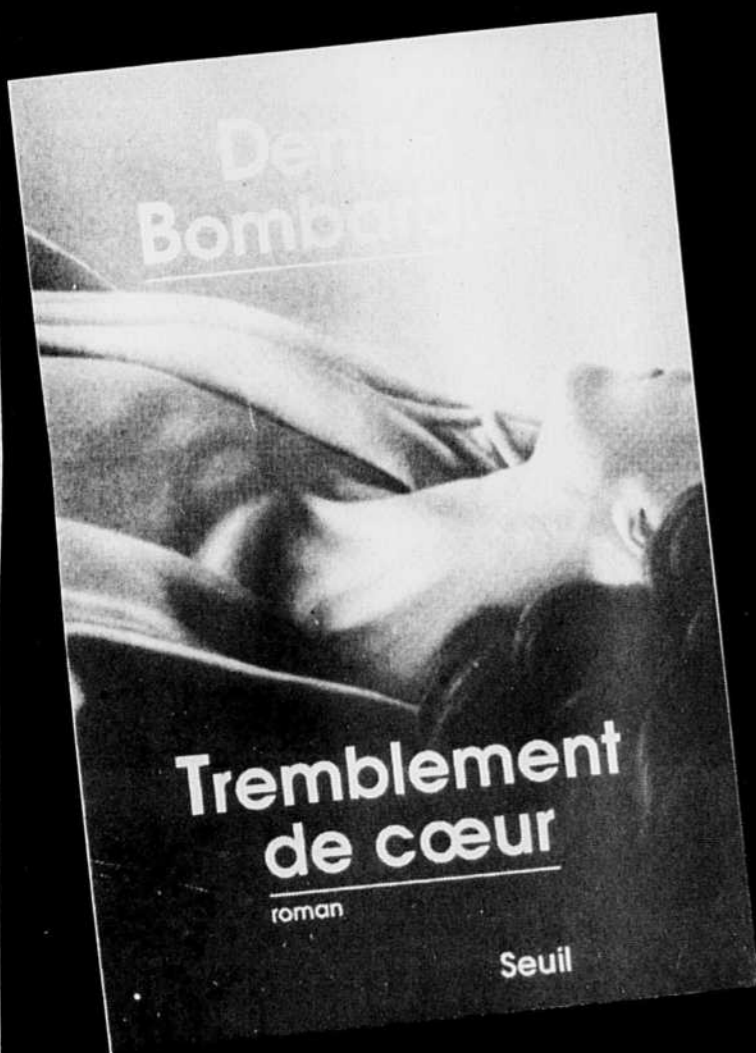
Écrivains contemporains du Québec
par
LISE GAUVIN et GASTON MIRON

Portrait vivant de la littérature québécoise depuis les années 50

Éditions Seghers

38,50 \$

Denise Bombardier



Un roman de passion et d'émotion

Par l'auteur de «Une enfance à l'eau bénite», Seuil, 1985. Aussi disponible dans la collection Points.

Seuil

Le plaisir des Livres

◆ Bombardier

de ces valeurs. Elle est un domaine réservé à qui prend le risque d'y aller. Peu de femmes et d'hommes enjambent le pont. Mais je pense qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes qui rêvent de la passion. D'autre part, me dit encore Mme Bombardier, je ne crois pas que l'homme soit incapable de comprendre ce qui anime la femme dans la passion. Relisez *L'Amant de Lady Chatterley*, de Lawrence, vous verrez que cet homme-là a saisi ce que la femme éprouvait dans la relation passionnelle.

« Mais ce que les femmes n'ont pas beaucoup fait en littérature, au fond, c'est de raconter leurs relations amoureuses avec des hommes sans se voir comme victimes elles-mêmes. C'est pourquoi mon héroïne n'est pas une victime. Je crois même que dans *Tremblement de cœur* ce n'est pas Françoise mais son amant qui est victime de la relation amoureuse. Mon prochain roman va raconter l'histoire d'un homme victime d'une femme. C'est là un thème qui me poursuit. »

Certes, le roman de Mme Bombardier met en scène un personnage féminin qui est en train de se libérer de sa passion. On a donc droit à quelques scènes dites érotiques. Mais la romancière a choisi pour ces pages une écriture pudique, économe, plus allusive que descriptive.

« L'intensité est trop grande pour se perdre dans la description, dit la romancière. J'ai voulu raconter des relations intimes mais vues par une femme qui n'en met pas plus que l'homme n'en met. Car le mythe c'est que la femme se donne plus que l'homme et ça, je ne le crois pas. »

Pour Mme Denise Bombardier, la littérature n'a pas tous les droits et ne doit pas servir d'alibi à tous nos gestes. C'est ce que signifie son attaque, sur le plateau d'*Apostrophes*, comme on le verra dimanche soir, contre le *Journal* de Gabriel Matznef. Ce dernier raconte ses séductions et ses ébats sexuels auprès de jeunes garçons et jeunes filles durant une certaine période de sa vie.

« Il y a une différence entre la littérature de fiction et un tel *Journal*, poursuit Mme Bombardier. Je me suis appuyée sur l'éthique et les chartes des droits pour rappeler qu'il y a des limites à ce que la littérature serve d'alibi. »

« J'ai cassé la règle du salon littéraire, conclut Mme Bombardier. J'ai risqué mon livre contre le livre d'un autre. Les gens du Seuil étaient nerveux. Mais même si mon livre c'est mes triques et c'est ma chair, je ne pouvais pas oublier les principes qui m'habitent et laisser passer le livre de Matznef sans rien dire. Je n'aurais pas été capable de revenir ici la tête haute. »

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Les quinze divisés ?

Lise Beaudoin, des éditions Quinze, signe un communiqué insolite la semaine dernière. « Le jury du prix Robert-Cliche a adopté cette année une formule inédite pour désigner le lauréat du 12e concours de la relève du roman québécois, dit-elle. Deux manuscrits d'intérêt égal ont suscité son enthousiasme mais les membres du jury ne donnent pas le prix... tout de suite. Ils ont décidé de lancer un défi aux participants et d'aller en ballottage après avoir invité les auteurs à retravailler leur roman selon leurs recommandations et avec l'encadrement de l'éditeur. » En clair, cela veut dire qu'il n'y avait pas de manuscrits assez intéressants pour satisfaire les normes des membres du jury formé de Madeleine Ferron, Gaston L'Heureux et Jean-Marie Poupard. Il ne reste plus aux auteurs qu'à retravailler leur texte pour que l'un ou l'autre puisse remporter le prix Robert-Cliche. On assure, par ailleurs, que le nom du lauréat sera tout de même dévoilé à l'occasion d'un événement spécial qui aura lieu le 24 avril

prochain à Québec.

Le DTV en Afrique

Trois pays d'Afrique francophone, le Mali, le Sénégal et la Guinée, ont demandé au Canada, par l'entremise de l'Organisation canadienne pour l'éducation au service du développement, d'examiner les possibilités d'usage du *Dictionnaire thématique visuel* dans l'enseignement primaire et en alphabétisation des adultes. Les parents, les élèves, les instituteurs, les moniteurs d'alphabétisation et les autorités des ministères de l'Éducation de ces pays procéderont à cet examen mené sous la direction de monsieur Adama Berthé, haut fonctionnaire du ministère de l'Éducation du Mali, maintenant à la retraite.

Rencontres littéraires

Françine Déry est l'invitée des Lectures Skol demain à 13 h, à la galerie Skol, 4060 boulevard Saint-Laurent, espace 107.

Anonyme Sanregret, peintre et poète, est l'invité de la poète animante Janou Saint-Denis à la Place aux poètes de mercredi prochain. La Butte Saint-Jacques, 50 rue Saint-Jacques, 21 h.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	L'Immortalité	Milan Kundera	Gallimard	(1)*
2	Le pendule de Foucault	Umberto Eco	Grasset	(-)
3	Un noeud dans le cœur	Élisa T.	JCL	(-)
4	La Petite Marchande de prose	Daniel Pennac	Gallimard	(5)
5	Comme un orage en février...	Marceline Claudais	Mortagne	(4)
6	La Maison Russe	John Le Carré	Robert Laffont	(3)
7	Le Livre brisé	Serge Doubrovsky	Grasset	(-)
8	Le Nègre de l'Amistad	Barbara Chase-Riboud	Albin Michel	(8)
9	Comme un voleur dans la nuit	John Cornwell	Robert Laffont	(-)
10	Pluie d'été	Marguerite Duras	P.O.L.	(6)

Ouvrages généraux

1	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Robert Laffont	(2)
2	Les Vrais Penseurs de notre temps	Guy Sorman	Fayard	(1)
3	Le Québec, un pays, une culture	Françoise Tétu de Labsade	Boréal	(-)
4	La Fourchette d'or Tome II	Soeur Angèle	Publicor	(5)
5	J'ai vaincu la dépression et échappé au suicide	Ginette Ravel	7 jours	(4)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté; Chicoutimi : Les Bouquins; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Des perles de fonctionnaires à traduire en clair

BRUXELLES (AFP) — Le « volapuk intégré », selon la célèbre expression du général de Gaulle, a gagné cette semaine ses lettres de noblesse: pour la première fois, des prix ont été décernés aux textes les plus abscons commis par des fonctionnaires de la CEE.

Animés d'un louable souci de précision, les Eurocrates jargonissent jusqu'à en devenir parfois incompréhensibles. Pour récompenser les auteurs des plus belles « perles » de l'euro langage, les organisateurs — deux groupes britanniques de défense des consommateurs — ont choisi de leur offrir un morceau de verre, afin de les inciter à « la clarté, l'élégance et la transparence ».

Parmi les meilleures trouvailles figure ce passage publié l'été dernier par le *Journal officiel* des Communautés européennes: « Considérant que, indépendamment des moyens qui favorisent l'intégration économique et sociale des groupes de personnes risquant de devenir économiquement et socialement moins favorisées et qui peuvent être mis en oeuvre à l'occasion de la dé-

finition des différentes politiques communautaires, une action plus spécifique de la Communauté est nécessaire pour la réalisation de l'objectif pré-cité ».

Traduisez en clair: la CEE veut aider les pauvres.

Certains arrêtés de la Cour de justice européenne laissent également perplexes: « L'interdiction figurant dans l'article 30 du Traité doit être interprétée comme ne s'appliquant pas aux règles nationales interdisant aux commerçants d'ouvrir leurs magasins le dimanche lorsque les effets restrictifs sur le commerce dans la Communauté qui pourraient en résulter ne dépassent pas les effets intrinsèques des règles de ce genre ».

Traduction: chacun est maître chez soi tant que ça ne gêne pas les autres.

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY

20% sur tout, tout, tout ou presque*

Sauf revues et articles de papeterie Du jeudi au dimanche (22-25 mars)

5219, ch. de la Côte-des-Neiges — 342-1515

RENAUD-BRAY JEUNESSE

5199, Côte-des-Neiges — 342-1515

RENAUD-BRAY VOYAGES

5227, Côte-des-Neiges — 342-1515

RENAUD-BRAY LAURIER

1005, av. Laurier ouest — 279-6384

LES ÉDITIONS DU VERMILLON OTTAWA

ÉCRITURE FRANCO-ONTARIENNE D'AUJOURD'HUI

Collectif sous la direction de H. Bouraoui et J. Flamand. Textes de création de trente-deux écrivains franco-ontariens.

JONGLE ET RIS! Volume II

Trente-huit oeuvres littéraires et graphiques d'élèves d'Ottawa-Carleton. Sous la direction de Jacques Flamand.

FONTAINERIES... ET ENCRIERS

Quarante-cinq textes littéraires créés par des élèves de Fontaines-sur-Saône, France. Sous la direction de Jacques Flamand.

AU PARFUM DU SOMMEIL

Poèmes de Nancy Vickers-Hussain

Venez rencontrer nos auteurs au stand 92 du Salon du livre de l'Outaouais

LES ÉDITIONS DU LEVAIN vous présentent leurs nouveautés

Le nouveau livre de Jacques Gauthier

AU COEUR DE LA VIE

Méditations sur l'espérance 13.90\$

un essai passionnant par Jacques Courtois

LES NUITS DE L'ESPRIT

les mystiques de tous les temps 11.90\$

Venez nous rencontrer au Salon du Livre de l'Outaouais, kiosque #99

LES ÉDITIONS DU LEVAIN - éditeur - diffuseur

205 ouest rue Laurier, Montréal, Qc. H2T 2N9 Tel.: (514) 273-6410

L'âge d'écrire un roman de jeunesse

L'ANGE EXTERMINÉ
Gérald Godin
L'Hexagone, Coll. Fictions
1990, 139 pages



Michel LAURIN
Lettres
▲ québécoises

Journaliste à Trois-Rivières avant de devenir collaborateur au *Nouveau Journal* et à *Québec-Press*, membre de l'équipe des fondateurs de la revue de combats que fut *Parti Pris*, poète depuis toujours, député fougueux et indomptable, néanmoins ministre d'une rare qualité, Gérald Godin vient de signer son premier roman et, qui plus est, un roman de jeunesse.

Car ce récit déborde de vitalité : l'imagination de Gérald Godin n'est jamais en panne, qui fait se télescoper gestes et événements multiples, sans nécessairement se soucier de respecter les repères chronologiques, ce qui confère parfois à l'ouvrage un aspect si insolite qu'il risque

de dérouter le lecteur non prévenu. Il demeure que le roman est censé se dérouler quelque part entre 1970 et 1976.

Le héros de *L'Ange exterminé* est le journaliste Gerry Gretz qui travaille dans une petite ville de province. Au début du roman, Gretz se rappelle l'époque où il se rendait chez Wolfrid Milton — les personnages tous hautement caricaturés sont en majorité des alphonnes — chercher du tabac pour les « pôloques » de son patron. Depuis, Milton s'est recyclé dans la drogue. Tout un monde gravite autour de ce personnage : entre autres sa mère Dolores, la fille de « (l')inventeur de la papermanne », sa fille Gri-gri, devenue « pusheuse » ou « pushette », au lecteur de choisir, sans oublier le chien Kirkland, qui ne se prive pas de « baver bien tranquillement sur les torrieux d'éditoriaux » de *The Gazette*.

Bientôt, les événements se précipitent : dans le West Island, une voiture vient d'exploser. Alors que tous croient qu'il s'agit d'un « felquiste qui s'est autope-luredebanaisé », un policier découvre que le corps en charpie est celui d'une jeune femme qui devait aller livrer des « sachets de cocaïne à sa clientèle dorée du West Island ». Dans un pas-

sage qui frôle le surréalisme, le lecteur apprendra à la fin du récit, en même temps que Gerry Gretz qui tripote des « sacs à sandwiches avec fermeture à pression, dits Ziploc » contenant des lambeaux de chair de la victime, de qui il s'agit.

Puis viennent s'immiscer dans cette toile de fond, le récit loufoque d'un vol à main armée, le compte rendu d'une réunion du Conseil des ministres, présidée par Lord Qui Pète Et Qui Rote Dans Le Trou d'Eau qui doit trouver des moyens pour contrer la campagne référendaire, le rapport d'une risible séance de la Commission parlementaire chargée d'enquêter sur l'à-propos de la Loi des mesures de guerre et enfin une vaste fresque ubuesque décrivant les funérailles d'un premier ministre qui, s'il correspond aux traits de Maurice Duplessis au début, ressemble bientôt de plus en plus à un autre qui n'a pas encore fini son règne. En somme, une véritable cascade de situations grotesques et délirantes où sont remises en cause quantité de nos institutions.

Cette allégorie bouffonne aux multiples référents est servie par un humour qui fourmille de trouvailles : si, comme on vient de le voir, le comique de situation ne manque pas, l'écriture elle-même n'est pas en reste. Les

jeux de mots abondent, de même que les clichés anciens que l'auteur a pris soin de rafraîchir. À certains moments, la farce se fait grasse et rabelaisienne alors qu'à d'autres, elle se veut plus fine et satirique. Et le Godin poète affleure fréquemment : jouant avec les différents registres de la langue française, il s'intéresse particulièrement au niveau populaire pour lui rendre ses lettres de noblesse. Enfin, en bon « ratoureux » qui connaît son métier, l'auteur s'attire la complicité du lecteur en lui adressant de fréquents clin d'oeil.

Il n'est donc pas question de s'ennuyer avec ce récit et son auteur qui déteste les temps morts. Et il faut noter que, malgré le rappel d'un passé qui doit avoir pour Gérald Godin les tentes du tragique : emprisonnement injustifié, déchéance des espoirs d'un certain mai 1980, délicate opération au cerveau dont il n'est pas totalement guéri — maladie qu'il refille d'ailleurs à un de ses personnages —, jamais l'auteur ne semble se prendre au sérieux, préférant plutôt tirer la langue au passé, faire table rase de ce dernier, afin de laisser plus de place à l'espoir du devenir. Oui, un véritable roman de jeunesse, comme on ne peut en écrire que passé la cinquantaine.

Alice au pays des mères qui veillent

OSTHER, LE CHAT CRIBLÉ D'ÉTOILES
France Vézina
Québec/Amérique
346 pages

GUY FERLAND

France Vézina vient d'écrire un récit de révolte et d'amour contenu d'une trempe à part.

Par le ton et par la trame du roman, elle parvient à faire sentir la douleur, source de toute création et destruction. Le lecteur en a le souffle coupé, littéralement.

La destruction est installée au cœur d'une famille éclatée. La mère, Zoé (vie en grec), quitte précipitamment le foyer familiale pour suivre son frère jumeau qu'elle n'avait pas revu depuis des années. Il s'agit presque, en fait, d'un enlèvement. Elle découvre, en Gaspésie, qu'elle s'était toujours menti à elle-même et revivra par les souvenirs un drame intense.

Son mari, Gilles Vaillancourt, comme son nom l'indique, n'est pas vaillant du tout. Il reste en plan à contempler une reproduction géante de Zoé peinte nue à même un des murs de son ate-



France Vézina

lier. Il se renferme et tourne sa rage contre lui-même.

Le petit Félix, lui, s'ennuie de sa mère ; il voudrait absolument qu'elle revienne et il ne comprend pas ce qui lui arrive.

Reste Alice. L'adolescente de douze ans qui a camouflé une rancœur envers sa mère depuis plusieurs années. L'abandon représente pour elle l'occasion idéale d'entreprendre des démarches auprès de son père de qui elle voudrait être aimée d'amour, comme on dit.

Par ailleurs, tout un plan du récit raconte une partie de l'enfance des jumeaux. La mère lymphatique s'est laissée mourir

d'ennui et d'incompréhension en se prenant pour une grande actrice. Elle a fini par se jeter du haut du pont Jacques Cartier. Le père, lui, était toujours absent.

Enfin, il y a la constellation du Grand Chat, lieu imaginaire d'origine d'Alice, où se promène le chat Osther constitué de pure énergie. C'est là que la jeune narratrice puise sa force de caractère.

L'attrait particulier du récit réside principalement dans la colère tragique d'Alice. Cette dernière ne se soumet pas à la volonté de quiconque et est habitée par un instinct de mort stupéfiant. Elle prend toute la réalité à rebrousse-poil et parvient à construire un univers imaginaire complexe d'une solidité à toute épreuve. C'est à ce niveau qu'elle crée avec sa douleur. « Mais moi, Alice Vaillancourt, alias Électre, dans mon dedans, sa bonne étoile, fille du cosmos, je lui apprendrai comment on se débarasse d'une cruelle moitié. Comment on se complète soi-même. Aussi aveuglé soit-il, je me charge de lui rendre la vue. »

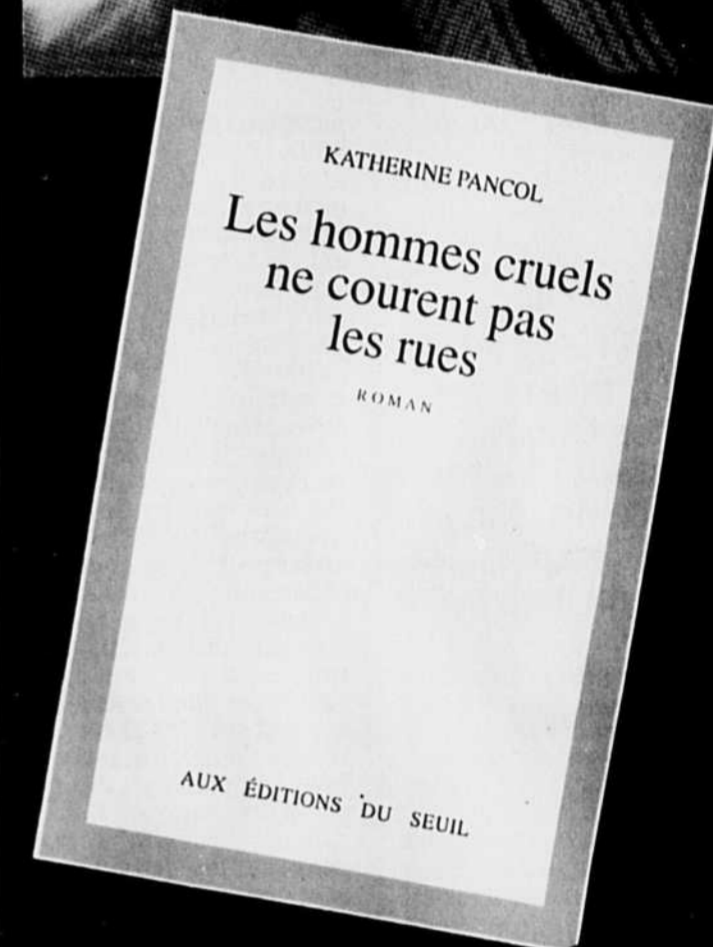
Evidemment, comme dans toute bonne tragédie grecque, on sait à l'avance que la fin de l'histoire sera catastrophique. Cela n'empêche pas l'intensité du drame d'atteindre un paroxysme intenable. Le combat entre la vie et la mort est toujours un sujet brûlant. Surtout que le texte est

émaillé de propos saugrenus qui retournent souvent comme un gant les vérités reçues. « Les enfants sont toujours les produits d'une carence quelconque. » Famille ? « Ça vient du mot latin *familia*, et ça égale exactement ceci : ensemble des escalves de la maison. » « *Enceinte* : n.f. Ce qui entoure un espace fermé et en interdit l'accès. (...) une femme enceinte, c'est un espace fermé dont l'accès est interdit. » « L'espoir ! C'est ce qu'on a inventé de pire pour faire se tenir debout les morts. »

Tous ces propos d'Alice ponctuent un texte où le rythme de l'écriture prend le lecteur à bras-le-corps. Comme une bombe qui éclate dès le début de l'histoire, la hargne d'Alice éclabousse tout sur son passage et le texte se fragmente en éclats d'obus incandescents qu'on touche avec précaution.

France Vézina a déjà publié des recueils de poèmes et des pièces de théâtre. Avec *Osther, le chat criblé d'étoiles* elle entre par la grande porte dans la demeure fort restreinte des vrais romanciers québécois qui savent raconter une histoire et bousculer nos « forts » intérieurs, tout en accordant une importance primordiale au seul matériau des écrivains : les mots. Ai-je besoin d'ajouter qu'il s'agit d'une réussite ?

Katherine Pancol



New-York, les années 80.

Bouleversée par la mort de son père, une jeune femme essaie de refaire surface, et de se reprendre en main. Un roman au ton juste et déchirant, parfois drôle, toujours touchant.

Par l'auteur de *Moi d'abord* (Seuil, 1979), *La Barbare* (Seuil, 1981) et *Scarlett, si possible* (Seuil, 1985).

Invitée spéciale au Salon du Livre de l'Outaouais, Katherine Pancol rencontrera ses lecteurs et lectrices :

- le vendredi 30 mars de 19h00 à 20h30
- le samedi 31 mars de 13h00 à 14h00 et de 15h00 à 16h00

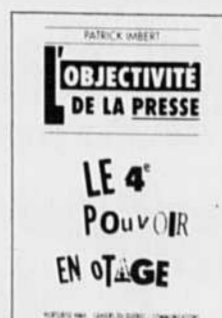
ENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS AU SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS



MICHEL GRENON
(représenté par Pierre Savard)
29 mars
16h00 - 17h00



DONALD JOHNSON
29 mars
17h00 - 18h00



PATRICK IMBERT
31 mars - 1er avril
15h00 - 17h00



NAIM KATTAN
29 et 30 mars
19h00 - 21h00



JACQUES LAFOREST
31 mars
17h00 - 19h00



éditions
hurtubise hmh
ltée

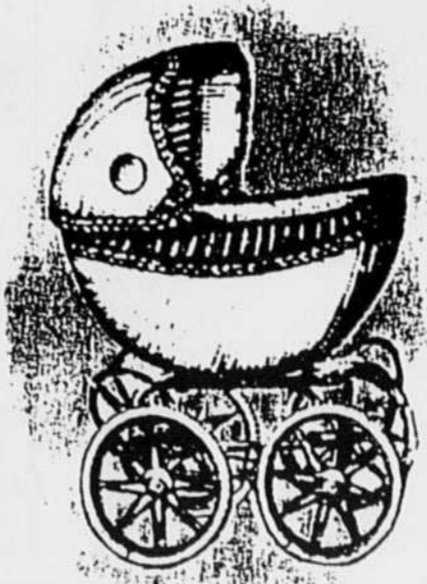
CES FEMMES QUI N'EN VEULENT PAS

MARLENE CARMEL

Enquête sur
la non-maternité
volontaire
au Québec

Premier livre publié sur le sujet au Québec. *Ces femmes qui n'en veulent pas* est le résultat d'une vaste enquête menée auprès de 400 femmes, à travers le Québec, qui ont fait le choix de ne pas avoir d'enfant.

Marlene Carmel tente de cerner : qui sont ces femmes, comment s'est prise leur décision, quelles sont les raisons motivant ce choix et est-ce irrévocable?



Cet ouvrage contribuera à élargir le débat social et à amorcer une réflexion sur le droit des femmes de contrôler leur corps, de refuser la maternité et de se définir autrement que comme mères.

159 pages 18,95 \$

ÉDITIONS
SAINT-MARTIN

4316 Boul. St-Laurent, Bureau 300
Montréal, Québec H2W 1Z3
(514) 845-1695

Seuil

Les épîtres de Latouche aux Néo-Québécois

LE BAZAR
Daniel Latouche
Boréal, Montréal 1990

MARCEL FOURNIER

Furieux, indigné, profondément ennuyé « d'avoir à entendre, jour après jour, les mêmes clichés et lieux communs sur le Québec d'aujourd'hui

et d'hier », Daniel Latouche se tourne vers les Néo-Québécois, les Alberto, Augustin, Trang et Carmelita, pour leur expliquer ce qu'est le « bazar québécois ». Mieux que tout autre, Daniel Latouche, en politologue averti qu'il est, sait que tout a été dit sur le Québec; il est aussi conscient que nous en avons tous marre des éternelles discussions sur l'avenir du Canada, la langue au Québec et les accords du lac Meech. Mais tel un pèlerin, il reprend sa plume, avec l'intention de nous sortir de notre déprime post-référendaire. Ses textes, dont plusieurs prennent la forme de lettres, apparaissent comme des épîtres: l'auteur n'exprime pas seulement sa colère, il veut aussi « convaincre, ou tout au moins donner à certains le goût

de discuter à nouveau de la Question du Québec ». De nombreux problèmes sont abordés: la prétendue torpeur intellectuelle du Québec, les Anglais, le pluralisme ethnique, le Canada, la souveraineté, la démographie. Le bazar, c'est tout cela et un peu plus: « du vieux et du neuf, de l'inédit, du refait et du surfait ».

Même si ici et là il présente des données statistiques et cite quelques ouvrages sérieux, Daniel Latouche ne veut pas faire un livre universitaire; il veut tout simplement, un peu en prolongement de ses chroniques au D'ÉVOIR mais en prenant distance des événements, « brasser des idées ». Des idées, il en a à revendre et il sait utiliser les titres accrocheurs et les formules: « À force de naviguer à vue entre les retards historiques et jouer à saute-mouton avec les étapes, nous avons fini par détraquer notre horloge collective »; « Le Québec, c'est l'ultime « plaisir du texte »; « C'est l'Amérique qui vous (Néo-Québécois) québécoise de force ». De plus, Daniel Latouche maîtrise une quantité impressionnante d'information; il connaît tout de la politique et des politiciens, sur la scène ou en coulisse. L'on peut seulement regretter qu'il n'ait pas mis suffisamment d'ordre dans son argumentation et qu'il se soit laissé emporter par ses humeurs. Fruit

de longues discussions avec des amis et des collègues, son *Bazar* est une sorte de fourre-tout, avec de nombreuses digressions. Tout y est, des collages classiques aux relations internationales, en passant par l'accord de libre-échange (et ses supporters, les « aléistes »!), la Ville de Montréal et Solange Chaput-Rolland. Et en prime, quelques souvenirs personnels: ses études en Colombie-Britannique, son expérience de conseiller politique de René Lévesque dont il brosse un excellent portrait et ses voyages.

Le *Bazar*, c'est aussi et avant tout une nouvelle réalité: celle de la présence dans le Québec d'aujourd'hui et de demain d'une multitude d'ethnies. Il n'est pas certain qu'en s'adressant directement aux Néo-Québécois, Daniel Latouche les rejoigne, car il parle plus souvent de son propre vécu que des expériences qu'ils vivent. Et il avoue lui-même qu'il a choisi de leur parler « sans trop bien les connaître ». Mais la question que son livre soulève est centrale, incontournable: comment assurer l'intégration des groupes ethniques? Latouche met bien en évidence les dangers de l'actuel multiculturalisme, principalement dans les écoles où s'accroissent les « possibilités de friction entre élèves des deux groupes linguistiques. « Cela s'annonce mal pour la suite », dit-il.

Et il ajoute à la fin de son ouvrage: « En se donnant une école multiculturelle, le Québec [...] flirte avec le danger. » Mais faut-il, comme il le souhaite, « revenir à la stratégie de l'homogénéité culturelle qui nous a si bien servi pendant quelques siècles? »

Voilà un pavé dans la mare! Il n'y a cependant pas de solutions faciles et encore moins au Québec qu'ailleurs: « Puisque le Québec n'est pas une société politiquement et culturellement dominante, il n'a pas les moyens d'une véritable politique d'intégration ». Pour Daniel Latouche, c'est déjà une bonne raison d'être souverainiste, mais ce n'est pas la seule: il y a aussi des arguments d'ordre démographique, économique (nouvelle division internationale du travail), etc. La souveraineté est à portée de la main: nous avons « des bras, des capitaux et de l'ouverture »; tout ce qui nous manque, c'est « le courage d'entreprendre, un sur-saut de passion pour l'inconnu ». C'est beaucoup, mais Latouche ne désespère pas: un jour si « Grosse Province deviendra un Petit Pays ». Sauf qu'en route, il a oublié ses chers Néo-Québécois qui ne veulent peut-être ni d'un petit pays ni d'une « version québécoise de l'acculturation ». Il faut maintenant attendre qu'ils veuillent bien répondre aux lettres qu'on vient de leur écrire.

Un gars d'en-bas qui parle haut

UN PEUPLE DANS LE SIÈCLE
Marcel Rioux
Montréal, Boréal, 1990

Yvan
LAMONDE
▲ Société

Rares sont ceux, ces années-ci, qui sont encore capables de s'indigner et de le dire publiquement.

Les empêchés de tourner en rond sont des enquiquineurs vite éconduits.

Marcel Rioux est de ceux qui se scandalisent encore et toujours et qui ne se laissent pas momifier par les honneurs de l'institution. Ce Rioux d'Amqui vient « d'en-bas », de la vallée de la Matapédia et se plaît à penser qu'il y a là une référence géographique, mais surtout une référence sociale. Rousseauste à plein, M. Rioux est aussi marxiste critique, tricotant une maille de théorie, deux mailles d'enquête sur le terrain. L'homme a gardé de ses origines et de ses enquêtes ethnologiques un sens de l'humour et du clin d'oeil tout aussi vif que son sens critique; depuis Amqui, il n'a cessé de s'étonner de toutes les pollutions, principalement de la pollution capitaliste, de la pollution de l'exploitation des gens ordinaires.

M. Rioux incarne avec quelques autres les forces de gauche au Québec depuis l'après-guerre. Ce *Peuple dans le siècle* s'avère celui des « combats perdus ». Amnésie et inculture ont fait échec au projet de ceux qui tentèrent d'identifier un nationalisme de gauche à contenu social, qui tentèrent de conjuguer socialisme et indépendance. Double échec selon M. Rioux: la libération nationale n'a pas eu lieu et en cette sortie de siècle, le capitalisme triomphe avec le néolibéralisme et l'individualisme.

L'auteur explique l'échec de la libération nationale à la fois par le conservatisme social du MSA et du PQ qui attirera même le dernier carré des nationalistes de l'Union nationale et à la fois par sa théorie de la double ouverture, c'est-à-dire que l'ouverture vers le Québec et le Canada, vers l'Europe et vers les États-Unis, vers la classe moyenne ont permis de diviser les forces et de trouver dans l'ambivalence une diagonale momentanément salvatrice.

Mais c'est plus avec le capitalisme triomphant et la culture de la marchandise oux en décad. Sa question de fond peut se formuler ainsi: comment et à quel prix le Québec assume-t-il de façon accélérée son appartenance au continent nord-américain? Nous sommes deux ou trois historiens à avoir documenté l'américanisation économique et culturelle *hâtive* du Québec (début du siècle), à avoir cherché la synonymie entre modernisation et américanisation et à avoir tenté de nommer une américanité qui ne soit pas américanisation de part en part. M. Rioux donne du relief à ces questions; pour lui la modernisation du Québec a signifié rétrospectivement son américanisation; l'américanité a dérivé vers l'américanisation.

La gauche des années 60 a certes dénoncé l'impérialisme économique yankee, l'impérialisme réel dans un Québec où l'import-export se fait pour les trois quarts avec les États-Unis. L'impérialisme culturel l'a-t-il tout autant et suffisamment au temps de Berkeley et de *Mainmise*? Qui donc au Québec a fait le tour du *dumping* culturel étatsunien dans les médias et dans la culture urbaine? Ce face à face demeure occulté pour l'essentiel et on en prendra comme indice l'ouvrage récemment paru de Françoise Têtu de Labade, *Le Québec, un pays, une culture*.

« Culture sinistrée »? Rioux le pense, lui qui écrit: « Que les Québécois aient voté plus nombreux pour la continentalisation du Québec et du Canada que les Canadiens eux-mêmes, demeure pour moi le fait le plus extraordinaire, le plus extravagant. » Non seulement rejoint-il ici l'indignation d'un Philip Resnick, mais surtout Marcel Rioux voit la fin d'une cer-

taine spécificité sociale du Québec, la fin de la recherche d'un modèle autre que le modèle de développement étatsunien, la fin de l'originalité d'un destin. On comprend alors la pertinence d'inclure dans les annexes son texte: « L'émancipation sociale est-elle devenue impossible? »

Ce désenchantement pourrait être bénéfique, ne serait-ce qu'en faisant prendre conscience à une ou deux générations qu'elles gardent un patrimoine social (eh! oui!) et que leur sens de la solidarité ne s'est peut-être pas si émoussé que ça.

M. Rioux affirme qu'il « continue, malgré tout, de vouloir espérer ». Ce ne sera donc pas, fort heureusement, le dernier baroud d'honneur de ce « gars d'en-bas ».



Marcel Rioux

Un pays au service des autres

THE DEFENSE OF CANADA
Gwynne Dyer
et Tina Viljoen
McClelland & Stewart
Toronto, 1990, 375 pages

JOCELYN COULON

Les questions de défense n'intéressent guère les Canadiens, et pourtant l'histoire militaire du Canada est une des plus singulières du monde occidentale.

Et qui mieux que Gwynne Dyer et sa compagne, Tina Viljoen, pouvaient la raconter, avec finesse, intelligence et lucidité.

Historien, journaliste et commentateur de politique internationale, Gwynne Dyer est connu dans le monde entier pour ses articles qui sont publiés dans 250

journaux chaque semaine et pour deux séries télévisées sur la guerre et la défense du Canada qu'il a produit avec Tina Viljoen, une réalisatrice de l'Office national du film du Canada.

En retraçant l'histoire militaire canadienne, depuis la conquête anglaise en 1760 jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, les auteurs exposent méticuleusement comment et pourquoi les Canadiens ont toujours conçu leur politique de défense en fonction de la Grande-Bretagne et non de leurs propres intérêts. Sans tomber dans l'académisme universitaire propre à ce genre de sujet, Dyer et Viljoen nous offre des pages savoureuses sur des Canadiens plus royalistes que les Anglais, trop souvent serviles envers les intérêts de l'empire et inconscients face à la politique des grandes puissances européennes.

Les auteurs se demandent pourquoi les Canadiens « agissent comme si nous avions une

frontière militaire vitale quelque part dans le centre de l'Europe? ». Et bien tout simplement parce que le Canada, jusqu'en 1939, était une colonie peuplée d'immigrants européens fidèles à leur pays d'origine et incapables de s'identifier à leur nouvelle patrie. La plupart des officiers supérieurs, jusqu'au début des années 20 étaient des Britanniques qui planifiaient des conflits avec tous les ennemis de l'empire, Américains compris. Cela amena le Canada à fournir des contingents lors de la guerre des Boers, la Première Guerre mondiale et l'intervention occidentale en Russie, au moment même où la Grande-Bretagne se désintéressait totalement du Canada et avait ne pouvoir rien faire si les États-Unis attaquaient la colonie comme ce fut le cas aux 18e et 19e siècles.

Dyer et Viljoen sympathisent avec les Canadiens français qui ont toujours refusé les « guerres anglaises », sans pour autant re-

jeter la défense du Canada si le pays était réellement menacé.

Malgré quelques voix discordantes, dont celle de Henri Bourassa, qui réclamaient l'indépendance militaire du pays, le Canada fut longtemps un État au service des autres oubliant ses propres intérêts et négligeant ses forces armées. Cette situation n'a pas changé en 1939 au moment où le Canada, en constatant le déclin de la Grande-Bretagne, se tourne vers les États-Unis. Un second tome sera consacré à l'histoire de cette nouvelle dépendance. Pour les auteurs, les alliances n'ont jamais bénéficié à la sécurité du Canada ou au maintien de la paix dans le monde. Elles sont au contraire source de guerres.

Si Dyer et Viljoen ont raison de souligner le caractère impérialiste des guerres anglaises et notre aveuglement à y participer, ils ne peuvent inclure la Seconde Guerre mondiale dans leur analyse. Contrairement à ce que les auteurs écrivent en introduction générale pour les deux livres, les Canadiens ne sont pas morts inutilement lors de ce conflit. Cette guerre était différente des autres, tant par ses enjeux que par ses protagonistes et le Canada devait y participer.

Bryce Courtenay
LA PUISSANCE DE L'ANGE
roman
Presses de la Renaissance

Vous ne sortirez pas indemne de ce roman qui vous poursuivra longtemps et, lorsqu'un moment de découragement viendra vous habiter, la figure du petit PEEKAY pourrait bien vous visiter et vous apporter la « PUISSANCE DE L'ANGE »...
UN ROMAN INOUBLIABLE!
En vente partout.

David Leavitt,
un des romanciers américains les plus remarquables de sa génération peint ici avec justesse des situations extrêmes, des personnages blessés, profondément humains; il décrit au passage l'Amérique d'aujourd'hui, ses excès, ses dérives.

David Leavitt sera de passage à Montréal du 21 au 23 mars.

LES ÉDITIONS
Flammarion

GUÉRIN
littérature

JEAN-MARIE LUSTIGER
LE CHOIX DE DIEU

Qui Sait ...
si vous n'en profiterez pas vous-même?

WWW est présente au Salon du livre de l'Outaouais

La revue de la nouvelle

au stand de l'AEPCCQ n° 46

Une méditation du cardinal-archevêque de Paris sur l'Église, la Révélation et la Foi.

La grande Marguerite et le petit Alexandre

LA PLUIE D'ÉTÉ
Marguerite Duras
POL, Paris, 1990, 151 pages

FANFAN
Alexandre Jardin
Flammarion, Paris
1990, 233 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

On est pour ou on est contre. Avec Marguerite Duras, pas de ligne médiane où pourraient se tenir quelques lecteurs ordinaires, séduits, en 1984, par *L'Amant*, grâce à la célébrité du Prix Goncourt, mais qui ne seraient pas les inconditionnels qui suivent Duras depuis *Les impudents* (1943) jusqu'à *Emily L.*, 1987.

Dans une catégorie à part sont les admirateurs québécois de la grande Marguerite. Par exemple : leur admiration n'est pas entachée par les déclarations fracassantes de l'écrivain, souvent engagé sur des sentiers tortueux, par ses prises de position sur des sujets controversés, politiques ou sociologiques, voire dans des débats publics sur des causes criminelles. Ils continuent tranquillement à lire l'auteur qui les a une fois pour toutes attachés avec *La Musica*, *Moderato Cantabile*, *le Ravissement de Lol V. Stein*, *Aurélia Steiner*, pour ne citer que les oeuvres les plus importantes, à leurs yeux. Et aux miens. Ce qui m'a permis de lire, sans aucune appréhension, *La pluie d'été* et d'y reconnaître la griffe, inimitable, de l'un des personnages les plus originaux de la littérature contemporaine. « Le charme de la littérature de Marguerite Duras, écrivait l'autre semaine Josselin, dans *Le Nouvel Obs*, réside dans sa négligence étudiée ». Je ne suis pas de cet avis. Nulle négligence, à mon sens, dans le récit de la vie quotidienne d'une famille d'émigrés, échoués à Vitry-sur-Seine, une banlieue assez sordide, d'ailleurs condamnée à disparaître par le boum immobilier. Mais seulement le destin humilié d'une mère, venue d'Europe de l'Est, de la Pologne ou de la Sibirie, d'un père, né dans la vallée du Po, qui se sont unis pour donner le jour à une ribambelle d'enfants mais d'abord au petit Ernesto, un surdoué qui n'a pas eu besoin d'apprendre pour lire, pas besoin de l'école pour affronter

la masse des connaissances, bref qui finit dans la peau d'un scientifique.

Il faut dire que la famille entière est composée de « grands lecteurs », passionnés par la vie des gens illustres, les biographies leur paraissant entre toutes passionnantes. « Avant ce livre, le père et la mère ne savaient pas à quel point leur existence ressemblait à d'autres existences »...

Duras ne serait pas Duras si ces enfants, qu'elle appelle les brothers et les sisters, ne finissaient par nous accrocher le cœur. Dans l'appentis où les règle, hors les heures des repas, une mère très belle qui « fomentait en elle une oeuvre de chaque jour, d'une importance inexprimable (et) c'était pourquoi elle avait besoin de s'entourer de silence et de paix », ces filles et ces garçons sont à l'écoute d'Ernesto, qui les entoure et les protège, quand il n'est pas dans les cours de lycées, devant les grandes écoles parisiennes où il s'initie à la connaissance.

Un instituteur compréhensif, un journaliste imbécile, une mairie indulgente envers un père de famille qui ne travaille pas, qui vit d'allocations familiales, une mère qui suit son mari dans ses virées de week-end, d'où ils reviennent abrutis par l'alcool : c'est le monde de Vitry, vu et sans doute revu par Marguerite Duras. Qui en a d'abord fait un film, intitulé *Les enfants*, et qui nous donne aujourd'hui *La pluie d'été*, plus durassien encore, si possible...

Composé pour moitié en dialogues, pour le reste en récit continu, en narration souvent hachée par la chanson de la mère, cette *Neva* dont elle a oublié les paroles, par les souvenirs du père, cet

Emilio Crespi, toujours en exil de son Piémont natal, *La pluie d'été* nous prend par le cœur autant que par l'esprit. Duras a le don de vous accrocher alors que ses personnages auraient tout pour vous décourager de les suivre : la pauvreté, ici, la marginalité de zonnards, vivant de rien, mais riant de tout. Mais avec une intrusion surprenante dans le monde durassien : l'existence ou la non-existence de Dieu, la lecture de la Bible, aussi, le livre des Rois, dans un bouquin à moitié brûlé et que lit, à haute voix, Ernesto, l'enfant qui sait tout sans avoir rien appris.

Bref, encore une fois un grand Duras. À la fois semblable et différent des autres, à lire pour se consoler des romans si souvent répétitifs, qui racontent presque toujours la même histoire.

C'est donc la septuagénaire qui innove, et dans le sujet et dans le style. C'est elle le « jeune » écrivain qui ose, qui, dans *La pluie d'été*, a gardé l'esprit d'enfance qui permet de faire vivre des enfants, avec tous leurs rêves et leurs désirs. Et c'est le romancier de vingt-cinq ans qui se soumet à l'art classique du roman... littéraire.

Fanfan est un récit qui doit beaucoup à Laclous, mais en même temps à *La princesse de Clèves*. Ce garçon qui veut jouer jusqu'à l'absurde la carte de la chasteté, qui croit renforcer l'amour en ne le faisant pas. Qui adore une jeune fille « bien », qui l'insère dans sa vie rangée, mais qui sera finalement séduit par la fantaisiste, sa « fanfan » bien de son époque, et par sa désinvolture et par son méfier.

Alexandre Jardin, alias Crusodé

pour les fins de ce petit roman, a tout mis dans *Fanfan*. Les pré-noms de son grand-père et de son père, la vie sur les chapeaux de roue que mena, pendant sa courte vie, Pascal Jardin, les milieux et les décors du cinématographe; mais en même temps, grâce à la légèreté de son style, ce mélange quand même insolite de belles phrases, souvent aux temps du subjonctif, et d'expressions plutôt vulgaires (pourquoi

ces chiottes, à tout propos ?) il ravira les centaines de milliers de lecteurs qui avaient suivi, en 1988, son petit notaire de la Mayenne, son zèbre si émouvant dans son désir de poursuivre au-delà de la tombe la fidélité conjugale.

Il fera sûrement mieux la prochaine fois. Si Françoise Verny, qu'il portait assez méchamment dans *Fanfan*, continue de le bien conseiller.

LOGIQUES LOGIDISQUE



L'intelligence, ça s'achète!

IBM PC
MAX
256 K
294,95\$

ÉDUCATION-
NUTRITION



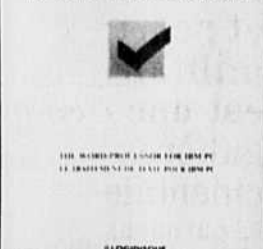
ÉDUCATION-
NUTRITION

Fédération des producteurs de lait du Québec
Conseil scolaire de l'Île de Montréal

Une vision moderne de la nutrition... Conçu pour les élèves du primaire et pour ceux et celles qui accordent de l'importance à une saine alimentation.

IBM PC
256 K
84,95\$

ACTION WRITER
L'ÉCRIVAIN PUBLIC



L'ÉCRIVAIN
PUBLIC PC

par Roger Des Roches
et Francis Malka

Beau, bon, pas cher!
Puissance inégalée, environnement agréable, prix à la portée de toutes les bourses. Le traitement de texte pour PC qui a fait ses preuves.

IBM PC
320 K
RÉG.
124,95\$

MÉTAMORPHOSE



MÉTAMORPHOSE

par Gilles Guay
et Catherine Le Flaguais

Du BIG BANG jusqu'à l'apparition de l'humanité, vivez toutes les aventures de la vie sur Terre! Éducatif et passionnant, le jeu d'aventures de l'année!

En vente partout
et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

FRANCINE D'AMOUR



Les Jardins de l'enfer

194 pages — 14,95 \$

Un véritable bonheur de lecture!

«Un récit vraiment fascinant.»

Michel Laurin, *Le Devoir*

«Un style qui atteint souvent à la simple splendeur.»

Réginald Martel, *La Presse*

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

AU SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

N'oubliez pas de visiter
le stand du Boréal
#32 à 42

AUTEURS DU BORÉAL PRÉSENTS

Marie Laberge



qui a publié récemment **Juillet**
Un roman accueilli avec chaleur
par la critique et le public!

224 pages - 16,95\$

Mona Latif Ghattas



auteur de
Les voix du jour et de la nuit

120 pages - 14,95\$

et son nouveau livre
Le double conte de l'exil

176 pages - 16,95\$

en librairie début avril



LE CHOIX BORÉAL



GUÉRIN

littérature

VLADIMIR
DIMITRIJEVIC

PERSONNE
DÉPLACÉE



Propos et confidences
du célèbre
éditeur suisse,
fondateur de
l'Age d'Homme.

Arlène Supin et des jeux

GUY FERLAND

Arlène Supin est arrivée en coup de vent.

Sa chevelure blonde abondante flottant dans les airs, ses yeux bleu-gris perçants, sa bouche parfaite en forme de cœur, ses jambes bien galbées qui n'en finissent plus, son décolleté « grand canyonnesque » dévoilant une poitrine plantureuse et la sveltesse de sa taille faisaient tourner toutes les têtes. C'est son père, spirituel et physique, qui me l'a présentée. La célèbre détective québécoise, pourfendeuse des injustices, sûre d'elle et de son charme, me tend la main d'un air décidé. J'arrête de respirer quelques secondes, le souffle coupé, je tend une menotte moite et j'essaie de me persuader que je n'ai affaire qu'à une latiniste dont le nom de famille est bizarrement un temps de verbe latin.

Bien qu'elle ne soit qu'un personnage de roman, sa présence est telle qu'on la croirait en chair et en os. Son père, Jean Daunais, est fière de sa progéniture et décide illico de me raconter son histoire.

Arlène Supin est née des nombreuses fréquentations de son père. D'abord, d'une fréquentation assidue des auteurs classiques, des humoristes français (Alphonse Allais, Tristan Bernard, etc.) et des bandes dessinées. « Mon père, se remémore Jean Daunais, m'a légué en héritage une vaste collection de livres d'humour. J'y ai pris goût étant jeune. J'aime les romans drôles dans lesquels l'esprit triomphe du mal. J'ai fait mon cours classique et j'affectionne beaucoup les bandes dessinées, surtout les *Tintins*. »

Ensuite, il y a eu la fréquentation de l'école. Jean Daunais a l'outrecuidance d'affirmer qu'il était très bon en composition. On n'en doute pas en lisant son dernier recueil de nouvelles, *Le short en est jeté* (VLB éditeur), dans lequel il met en scène sa protégée de toujours.

Vint après cela la fréquentation de l'architecture. L'auteur, architecte de formation, voue un grand respect à son art. Le maître constructeur soutient devant l'Éternel qu'un architecte n'est pas seulement un bon dessinateur et concepteur, mais qu'il doit impérativement savoir écrire de façon impeccable. « La concision et la précision sont les éléments essentiels de tout bon devis, affirme-t-il. J'ai déjà vu des devis qui auraient fait rougir certains romanciers... »

Et puis, comme les voyages forment la jeunesse, M. Daunais s'est tourné vers elle en devenant agent de voyage et chroniqueur en tourisme. « La piqure des voyages m'a fait bifurquer de mon droit chemin, dit le poète dans l'âme. J'ai été chroniqueur en tourisme entre 73 et 80 au *Dimanche Matin*. Aujourd'hui j'en-



Jean Daunais, le père d'Arlène Supin.

seigne le tourisme et je travaille à l'agence Viavac avec Robert Viau. J'ai aussi écrit le *Guide Viacope de l'Europe en auto* l'an passé. »

Mais avant tout, c'est la fréquentation clandestine de l'écriture qui a été déterminante pour la venue au monde d'Arlène Supin. « J'ai toujours écrit des petites folies, comme j'aime à appeler mes courts textes. Un jour, j'en montre quelques-uns à des amis qui se marrent littéralement. C'était pour moi le bonheur. »

Ce bonheur, M. Daunais veut le faire partager à un aréopage plus grand et publie en 1974 un premier recueil intitulé *Les 12 coups de mes nuits*. Le succès est foudroyant. Le livre se vend à quelque 7000 exemplaires. Arlene Supin, puisqu'il s'agit de ses aventures, est entre toutes les mains. Elle ne s'en plaint pas.

Dans son premier ouvrage, M. Daunais la présente comme ceci : « Le cerveau d'Einstein dans un corps de déesse ». D'autres recueils suivent, *Le rose et le noir*, *Le Nippon du soupier* et *Gorge chaude*. Ils sont tous composés par des histoires à caractère plus ou moins policier dans lesquelles prime l'humour, les situations cocasses et les contrepétories. « Toutes mes histoires sont un peu folles, mais il n'y a jamais d'invéraisemblances », se dé-

fend l'auteur.

Pour trouver ses sujets de nouvelles, Jean Daunais s'inspire la plupart du temps des titres qu'il invente ou des lieux qu'il a visités. « Avant tout, j'essaie de me faire plaisir. Je suis très sévère dans la relecture de mes textes, mais il m'arrive parfois de rire aux éclats. Je suis la plupart du temps surpris par ce que j'écris; ce sont mes personnages qui m'entraînent à leur suite. »

Un temps, l'auteur prolifique voulait écrire jusqu'à trois recueils par année. « Mais aucun éditeur n'osait s'embarquer dans cette aventure, dit-il quelque peu déçu. » Jean Daunais écrit rapidement. On pourrait même dire qu'il compose de façon boulimique. Une fois le titre d'une nouvelle trouvé, ou le lieu de l'histoire choisi, M. Daunais prend deux semaines pour composer son récit.

« J'aime la rapidité dans le déroulement des intrigues, le style grand siècle qui contribue à créer des effets comiques par contrastes et l'aspect visuel très typé dans les descriptions de lieux. »

Tous ces éléments et bien d'autres se retrouvent dans les aventures d'Arlène Supin. « Ce qui intéresse les lecteurs, semble-t-il, c'est la diversité des traits du récit. Il y a en pour tous les goûts. Certains aiment les grosses far-

ces, d'autres les jeux de mots, d'autres encore sont séduits par les contrepétories ou les situations absurdes, enfin quelques-uns préfèrent les allusions à la culture classique ou les lieux étrangers. L'aspect bande dessinée accroche aussi les jeunes lecteurs. »

Mais ce qui séduit le plus les aficionados d'Arlène Supin, ce sont les personnages qu'elle côtoie de livre en livre. Personne n'est mieux placée qu'elle-même pour en parler. Silencieuse jusque-là, elle devient volubile, voire intarissable, lorsqu'il s'agit d'aborder ses éternels compères.

« Il y a Lino Léonme, lieutenant de police de Montréal pas très dégourdi qui se déniaise avec moi. Mon grand ami Hippolyte Népomucène Xégaz, prix Nobel de chimie ondulatoire, qui court encore la galipette malgré ses 94 ans. Le capitaine Van Katparkat, vieux loup de mer amateur des meilleurs nectars. Mon fidèle informateur de la CIA, Bob Slay, de son vrai nom Robert Luge. Et enfin mon serviteur, l'inénarrable Simon Moine, obséquieux majordome de son état, mais friand consommateur de grosses dames et mythomane la majorité du temps. Véritable caméléon, il peut emprunter l'identité de n'importe qui dans l'espace de quelques secondes. »

On imagine facilement que la majestueuse détective ne s'ennuie jamais avec un tel clan de comparses. Comme son père, elle adore travailler avec ses amis et considère l'amitié comme une des plus belles valeurs humaines.

On pourra encore saliver de plaisir en admirant l'irrésistible latiniste aux prises avec les pirates criminels dans un prochain recueil de ses aventures qu'il intitule *Mignonne, allons voir si la Rolls*.

Et comme le temps semble passer sur Arlene Supin comme l'eau sur le dos d'un canard, on pourra se délecter longtemps des traits merveilleux de la jolie blonde. Mon photographe, qui croquait des yeux la détective depuis le début de l'entrevue, ne s'est pas embarrassé de détails lorsqu'il a fui, fier de lui, aux bras gracieux de la délicieuse personne, me laissant gros Jean comme devant.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

HAPPY END

Manuel Vazquez Montalban
Traduit par Michèle Gazier
Éditions Complexe
coll. « L'heure furtive »

Humphrey Bogart tombe amoureux de Lola Lola dans une Allemagne expressionniste et nazie... Ainsi commence ce court récit de l'auteur de *Meurtre au comité central*. Non. Elle n'était pas comme Lola. Il lui manquait ce rien de velours dans le regard, et même si ses jambes étaient tout à fait prêtes à soutenir la comparaison avec celles de Lola, il y avait moins de fatigue dans leur pose, elles gardaient, semblait-il, un petit excédent de vitalité, et leur arabesques sur les planches avaient l'air de s'éteindre trop vite, par pure envie d'en finir avec le spectacle, de rentrer chez soi, de se faire un sandwich, de faire l'amour. »

DU NERF

Robert Pinget
Les Éditions de Minuit

Le début de ce texte donne le ton du récit de l'auteur de *L'inquisiteur* : « Avec cette plume au bout de l'aile ou ce qui en reste. Faire quoi ? Réponse déjà formulée. Par qui ? Monsieur Songe n'ose plus se nommer. Il signe ses lettres d'une croix. Mais ses notes pas besoin. Et la machine remarche. À quand la fin de cette comédie. Mais le monde existe. Le cœur itou. Manoeuvrer en sorte que... »

LE RIVAGE DES ADIEUX

Catherine Hermery-Vieille
Pygmalion/Gérard Watelet

Ce roman de la célèbre auteur de *Le grand vizir* de la nuit raconte rien de moins que la plus grande histoire d'amour de tous les temps, dit le bandeau sur la couverture affriolante. Il s'agit bien sûr de l'histoire d'amour de Tristan et Iseult, légende relatée par les bardes dans les royaumes celtiques et reprise moult fois de diverses façons.

L'ALTRUISME ET LA MORALE

Francesco Alberoni
et Salvatore Veca
Ramsay

« La morale ayant deux racines, tout système qui tend à l'édifier à partir d'une seule d'entre elles risque de la rendre stérile, disent les auteurs. Ce livre voudrait aider à éviter cet écueil et rappeler à tous que notre vie morale doit puiser sans relâche à sa double origine. C'est pourquoi il est ici question de passion et de raison, et de leur rencontre, difficile mais nécessaire. »

LE CYGNE DE PROUST

Henri Raczymow
Gallimard

coll. « L'un et l'autre »
« Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés », disait Proust. Dans cette optique, Henri Raczymow tente de réinscrire le nom de Charles Haas, l'inspirateur de Swann, à travers une analyse en biais de *À la Recherche du temps perdu*.

LES HOMMES CRUELS NE COURENT PAS LES RUES

Katherine Pancol
Éditions du Seuil

« — Je n'ai jamais aimé que les hommes cruels, m'avait déclaré Louise Brooks. Les hommes gentils, c'est triste,

mais on ne les aime pas. On les aime beaucoup mais sans plus. Vous connaissez une femme qui a perdu la tête pour un gentil garçon ? Moi non. Un homme cruel est léger, riche, infiniment mystérieux... Imprévisible. Il vous tient en haleine. Alors qu'on finit par en vouloir à un homme à qui on peut toujours faire confiance... »

GEORGES SAND, LA LUNE ET LES SABOTS

Huguette Bouchardeau
Robert Lafont

coll. « elle était une fois »
« J'ai tenté à ma manière un livre d'aperçus, m'efforçant de découvrir Aurore Dupin, devenue George Sand, en égrenant huit journées de sa vie. Autour de ces huit dates, comme des pierres dans l'eau, j'ai voulu décrire les cercles progressifs qui constituent la trame d'une existence. (...) Elle avait écrit, un jour d'émotion, à Gustave Flaubert : « Il n'est qu'un seul bonheur : aimer les exceptions, donc je vous aime... » Qui n'aurait envie de lui retourner la formule ? »

AUTOUR D'ALBERT COHEN

Bella Cohen
Gallimard

« Mon propos sera donc d'offrir, aux lecteurs de ce livre, une information qui s'appuie, non pas sur de simples affirmations, mais, le plus souvent, sur des textes, de leur présenter Albert Cohen et les siens tels qu'ils étaient, et non pas tels que certains les ont dépeints, affirme l'auteur. »

DE MONTMARTRE À MONTPARNASSE

Georges Charenso
Entretiens

avec Jérôme Garcin
Éditions François Bourin

Dans ces entretiens, Georges Charenso raconte ses 70 ans de journalisme qui en font un témoin privilégié du siècle. On voit ainsi défilé, au gré de la conversation, Claude Monet, Vlaminck, Chagall, René Clair, Antonin Artaud, Aragon, Pagnol, Kessel, Montherlant et Cocteau.

CONVERSATIONS AVEC ANDRÉ GIDE

Claude Mauriac
Albin Michel

Dans ce journal qui raconte l'amitié entre André Gide et Claude Mauriac entre les années 1937 à 1951, on voit défilé beaucoup de personnalités littéraires : Marcel Jouhandeau, Paul Claudel, Jean Cocteau, Roger Martin du Gard et bien d'autres. Dans cette nouvelle édition, notablement augmentée, s'achève sur un entretien avec André Malraux.

PAYSAGE PEINT AVEC DU THÉ

Milorad Pavic
Belfond

Ce livre de l'auteur du *Dictionnaire Khazar* est conçu sur le modèle des mots croisés et s'adresse à deux types de lecteurs. « Le lecteur décidé à se laisser glisser jusqu'à la mort par la voie la plus courte et sans résister choisira l'ancienne façon de lire, la lecture horizontale (...) Celui qui, au contraire, prendra le risque d'aller à l'encontre du cours du temps opérera pour une lecture verticale; elle lui permettra de suivre la destinée des héros. »

Témoignages troublants sur des abus de confiance

J'AI FAIT L'AMOUR AVEC MON THÉRAPEUTE

Témoignages sur l'intimité sexuelle en thérapie
Hélène Lapiere
Marie Valiquette
Éditions Saint-Martin
Montréal 1989, 192 pages

CHANTAL BEAUREGARD

Questionner l'expérience des femmes et des hommes qui ont vécu une intimité sexuelle avec leur thérapeute, c'est briser le silence sur un comportement si bien caché.

C'est dénoncer une situation tout à fait inadmissible, qui va à l'encontre des codes de déontologie encadrant la pratique professionnelle du thérapeute de la relation d'aide (psychologue, psychiatre, criminologue, omni-praticien, travailleur social, etc.).

La démarche des auteurs, qui réunit recherche scientifique et témoignages recueillis lors de réunions avec des femmes et un homme ayant eu des relations sexuelles avec leur thérapeute, circonscrit toute l'étendue de la problématique. Il faut souligner que la référence exclusive au féminin pour désigner la patiente ou la cliente vient peut-être précisément de la composition de l'échantillonnage.

Les témoignages suivis d'observations cliniques sont fort révélateurs de l'abus de confiance dont certaines patientes ont été victimes. Implicitement, ils disent l'importance de bien s'informer avant de s'engager dans une thérapie, entre autres choses, sur le type de thérapie et la formation du thérapeute.

Hélène Lapiere et Marie Valiquette démontrent sans ambiguïté qu'entretenir des relations intimes avec son thérapeute va à l'encontre du bien-être de la cliente. Cela risque même de lui laisser de sérieuses séquelles puisque, déjà souffrante et fébrile psychologiquement, elle a

besoin d'aide professionnelle. La cliente se dévoile et « révèle au thérapeute des choses qu'elle ne révélera peut-être jamais à son partenaire. La cliente parle de ses peurs, de ses faiblesses, de ses pensées les plus honteuses ou terrifiantes tandis que le thérapeute lui sert de miroir et de source de support. Il confronte si nécessaire. Le sens unique du dévoilement en thérapie tranche avec l'égalité et la mutuelle requises dans le partage amoureux. »

N'étant pas basée sur le partage mutuel, la relation thérapeute-cliente diffère à plusieurs égards de la relation amoureuse. Pourtant, la connaissance de ces distinctions ne garantit pas une conduite responsable, puisque « 15 % des thérapeutes abusent sexuellement de leurs clientèles. »

Des témoignages troublants qui secouent l'image du thérapeute tout-puissant. Certaines histoires particulièrement touchantes vous restent longtemps en tête après que vous avez terminé votre lecture. D'une grande utilité, la quatrième partie donne des conseils pratiques aux victimes.

McGill

Département de physique
Colloque de la Société de physique

Prof. R.J. Birgeneau

Massachusetts Institute of Technology

Novel Magnetic Phenomena in High-Temperature Superconductors

Le vendredi 30 mars 1990, à 16h00
Auditorium David Keys
Pavillon Rutherford de physique
3600, rue University

Cette conférence est présentée grâce à l'appui financier du Beatty Memorial Lectures Committee.

Une équipe de production et de distribution chevronnée, une entreprise dynamique dont le souci premier est la qualité de l'éducation.

LE REFLET DE VOTRE CRÉATIVITÉ

MATÉRIEL PÉDAGOGIQUE POUR LE

PRIMAIRE SECONDAIRE COLLÉGIAL UNIVERSITAIRE

LIDEC

4350, avenue de l'Hôtel-de-Ville
Montréal (Québec) H2W 2H5
Tél.: (514) 843-5991 Fax (514) 843-5252

guérin

Guérin, l'éditeur des écoles, rend hommage aux enseignants(es), aux auteurs(es) et à tous ceux et celles qui collaborent au développement intellectuel de nos élèves. Votre travail rigoureux, honnête et constant assure à notre jeunesse une formation pédagogique adéquate.

Guérin vous invite à vous joindre à cet effort collectif qui nous assure une production nationale de qualité.

Avec vous Guérin marque le passé, exprime le présent et dresse l'esquisse d'un avenir prometteur.

bienvenue

4501, rue Drolet
Montréal (Québec)
H2G 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Fax: (514) 842-4923

KIOSQUE No 15

KIOSQUES Nos 13-14-28

Université de Montréal
Faculté des arts
et des sciences

Un cours qui s'emporte en vacances

CAFÉ

Cours autodidactique de français écrit

Pour améliorer votre français écrit, un cours comprenant exercices, questions, réponses et explications suffisantes pour travailler seul... même en vacances.

Ouvert à tous

Date limite d'inscription: le 30 avril 1990

Frais d'inscription: 30\$ (payables sur réception de la facture seulement)

Renseignements: (514) 343-7393

Veuillez m'envoyer votre dépliant

Nom/Prénom

Adresse

Ville

Code postal

Retourner ce coupon-réponse à CAFÉ Université de Montréal C.P. 6128, succursale A Montréal (Québec) H3C 3J7

La littérature pour enfants a son enfant terrible

DOMINIQUE DEMERS

« L'enfant ? Je m'en fous ! Et je suis contre la littérature jeunesse ! » déclare le plus sérieusement du monde Christian Bruel, éditeur du Sourire qui mord et enfant terrible de la littérature jeunesse française.

À 42 ans, il est le dernier des Mochicans, un révolutionnaire anachronique, un provocateur sans pitié qui tire à la volée sur tous les tabous et les a priori avec le fol espoir de percer quelques cibles. À l'heure où les créateurs se tassent dans les rangs, où les éditeurs s'évertuent à mettre au monde des best-sellers pour enfants, Christian Bruel et Anne Bozellec, sa camarade de combat, inventent ensemble des livres pour enfants, éclatés et déstabilisateurs, souvent compliqués, parfois inquiétants, toujours riches et envoûtants, dans la lignée des Harlin Quist et François Ruy-Vidal, ces éditeurs de mai 68, l'année où Christian Bruel a eu 20 ans.

« Je suis un militant forcené et un ennemi de la littérature pour enfants, dit Christian Bruel. Si on fait des livres pour les enfants, alors il faut en faire pour les handicapés, les tuberculeux, les chiens et les chats. Ce qu'il faut, c'est une littérature tout court dont certains objets rejoignent les enfants. Le jour où les adultes auront compris ça, on aura gagné. Les livres doivent créer leur public et non l'inverse. Il faut avant tout faire des livres qui développent un point de vue original sur le monde.

« La littérature pour enfants fait l'économie de tout ce qui est intéressant. La sensualité par exemple. Elle souffre de psittacisme. Vous connaissez ? La maladie du perroquet ! Des auteurs adultes répètent aux enfants tout ce qu'ils vivent. Ça donne des livres où les enfants se font réciter les oreilles en faisant des

grimaces. Comme si l'imaginaire enfantin était limité à ces copies pâlichonnes et complaisantes de la réalité ».

Christian Bruel a étudié en psychologie et flirté avec la psychanalyse. En 1974, on lui a commandé un article sur la littérature pour enfants. Il est tombé dans ces pages imagées comme Obélix dans sa potion magique : imprégné pour la vie ! Mais contrairement au Gaulois ventru de la bande dessinée, Christian Bruel a critiqué « Ouach ! » en sortant. « J'y ai découvert des horreurs, dit-il. Une littérature sexiste, conformiste et aseptisée ».

En 1975, il participe à la naissance du Collectif pour un autre merveilleux. Un groupe de joyeux hurluberlus rêve tout haut à « un livre où le merveilleux n'est pas échappatoire, mais ancré dans le réel, où le fantastique sert de révélateur. Un livre qui ne fait pas l'innocent ». L'année suivante, il publie avec Anne Bozellec, dans la foulée des revendications féministes de l'époque, *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*, un livre phare qui a marqué l'histoire de la littérature jeunesse. Le Théâtre du Gros Mécano de Québec l'a d'ailleurs porté sur scène avec beaucoup de succès.

Pourquoi « le sourire qui mord ? » « Parce que les adultes s'affichent avec un sourire béat lorsqu'ils sont devant des enfants, répond l'éditeur. Nous voulions que notre sourire devant les enfants soit de toutes les couleurs. Même mordant. Un sourire qui mord est énigmatique.



Christian Bruel

Comme la vie, comme nous, comme les enfants ».

Le sourire qui mord a toujours navigué en eaux agitées. Mais, en 1985, l'eau retraits à pleine cale et la barque menaçait de sombrer. Pierre Marchand, directeur de Gallimard jeunesse, a offert de rescaper le navire en prenant en charge la distribution et la diffusion des livres de la maison. « Le sourire qui mord ne doit pas disparaître de l'écosystème éditorial » affirmait-il lors de la publication des bans, un peu avant la consécration de l'union. Christian Bruel fut touché et jure qu'il n'a pas troqué sa liberté : « Gallimard ne voit jamais nos livres avant qu'ils soient imprimés. Ils ont promis de ne pas se mêler de politique éditoriale et tiennent parole ».

Le sourire qui mord n'a peut-être pas le vent dans les voiles mais il garde le cap en pleine tempête. Des 35 titres publiés en près de 15 ans, deux seuls ont été publiés. Tout le reste est vivant, réimprimé dès que les provisions sont épuisées. « Mais nos tirages ont beaucoup baissé, dit Christian Bruel. Il y a dix ans, nous avons tiré 15 000 exemplaires de *Lison et l'eau dormante* et il s'est épuisé. À l'époque, l'imaginaire était au pouvoir. Nous vivions

une période d'hyperconsommation idéologique. Aujourd'hui, le marché du livre jeunesse, c'est le documentaire. L'imaginaire redevient un luxe ».

Au catalogue du Sourire qui mord apparaissent les noms de Nicole Claveloux, Pef, Dominique Marquet-Lausch, Mireille Vautier... Mais surtout, Anne Bozellec et Christian Bruel. Après avoir attaqué les stéréotypes sexistes dans *Histoire de Julie*, le tandem a décidé de lever le voile sur la sensualité enfantine avec *Les chatouilles*, les joyeux ébats de deux enfants sous l'édrédon. Plus récemment, dans la même collection - « plaisirs » - les deux compères récidivaient avec *Ce que mangent les maîtresses*, des confidences d'enfants, en mots et en images, où rêves et fantasmes, vérités et menteries, cohabitent gaiement. « Le matin la maîtresse embrasse son papa sur la bouche », chuchote un tout-petit. « Ma maîtresse fait des réunions de parents pour les consoler », explique un autre. « Quand elle est seule ma maîtresse saute sur les tables en poussant des petits cris », confie une fillette.

Ces albums noir et blanc, Bruel et Bozellec, les construisent à quatre mains. L'illustratrice plonge dans le texte depuis la naissance du scénario et l'auteur se mêle des images dès les premiers croquis. « Et n'allez pas croire qu'on travaille en parfaite harmonie. Notre dialogue de création est très conflictuel... même qu'on s'engueule », confesse l'auteur, tout sourire. Le résultat ? Un mariage inédit texte/images. Point de redondances. L'image commence là où le texte finit et le texte reprend lorsque l'image à nouveau se tait. Au fil des pages, le lecteur, adulte ou enfant, est sollicité. L'album ne dit pas tout. Il suggère un sens mais c'est le lecteur qui fait le boulot. Pas question d'être passif, il faut dégager le sens. À l'ensei-

gné du Sourire qui mord, rien n'est servi tout cuit. « J'adore qu'on me reproche de faire des livres difficiles, dit Christian Bruel. Largués seuls dans nos livres les enfants ne vivront pas une expérience magique. Mais avec un peu d'aide, c'est possible ».

Son rêve ? Sortir la littérature jeunesse du guetto. Amener les adultes à plonger dans des livres d'images et prendre des enfants par la main pour cheminer avec eux au cœur d'albums où tout n'est pas dit. Missionnaire, le

beau Christian ? « Dans le fond ce qui me tient le plus à cœur, c'est de faire des livres. Tout simplement. C'est une maladie dont je ne guéris pas. J'adore partir à zéro et, un an plus tard, voir un livre. Parfois, au Sourire qui mord, on se fait un gros plaisir. On met un exemplaire de tous nos livres sur une grande table et on laisse un espace vide. Là, on ajoute le petit dernier, celui qui vient juste d'arriver. Et on les regarde tous. Avec l'impression, que le dernier a toujours été là ».

LES LIVRES DU QUOTIDIEN

MARC CHAPLEAU

GUIDE HACHETTE DES VINS DE FRANCE en collaboration Hachette, Paris 1989

Cinquième édition d'un ouvrage en passe de devenir un classique. Une centaine de pages d'introduction avec des informations sur les vendanges, les viti-cultures, etc. Quelque 6 000 vins répertoriés, cotés de une à trois étoiles. Pour les « coups de cœur » — et donc les vins particulièrement recommandables —, on a reproduit les étiquettes. D'après son éditeur, le Guide Hachette recense les meilleurs vins français ; ce qui est un brin exagéré, puisque, par exemple, les produits de Marcel Guigal, le roi de la Côte Rôtie, n'y figurent pas. Prêsumons que c'est par choix, et non parce que ses crus ne passent pas.

PARIS PAS CHER

Édition 1990 Françoise et Bernard Delthil Flammarion, Paris 1989

Mille sept cents adresses pour bien vivre à Paris. Pas vraiment

un guide touristique, mais tout de même une mine de renseignements utiles. Besoin d'un hôtel, d'un resto, d'un chapeau, de bouffe bio, de foie gras, d'une chaîne « hi-fi » ou de fringues d'occasion ? Et désirez économiser de 5 % à 70 % sur le prix régulier ? Suivez le guide, divisé par catégorie et par arrondissement, et recherchez les dessins de gros orteil... En clair, ce sera « le pied ». C'est-à-dire des établissements particulièrement recommandés.

LIS CETTE PAGE, S'IL TE PLAÎT

N. Chesnow et G.L. Esersky CIM/Éditions de l'Homme, Montréal 1989, 205 pages

Un livre hilarant ou démoraisant, selon l'humeur du moment. « 142 petits textes à glisser sous l'oreiller de votre homme, quand vous êtes à court de mots. » Ce qui donne, avec certes, un peu d'imagination... « Chéri, ceci est un ultimatum. Cesse de te moquer de mes bourrelets, sinon j'sais pas ce que je te fais... Gros ours, va... Je t'aime bien... Tu me chatouilles... Ar-

rière... Signé : ta petite nouille. »

LA GRAPHOLOGIE

sous la direction de Pierre Faideau M.A. Éditions, Paris 1989

Une brique qui, si elle n'établit pas vraiment que la graphologie soit une science, confirme tout au moins qu'elle n'est pas un jeu d'enfant. Évidemment, les 400 quelque pages sont bourrées de signatures toutes les plus penchées, les plus maniérées et les plus tordues les unes que les autres, chacune assortie des commentaires pertinents. Une question cependant : le chapitre « Graphologie et médecine » renferme plein de graphies de névrosés, de psychopathes et de maniaco-dépressifs. Pourtant, point n'était besoin d'aller cher

cher les exemples aussi loin. À quand des explications sur le grimoire des médecins eux-mêmes ?

ENRICHISSEZ-VOUS GRÂCE À L'IMMOBILIER

Robert Dubois Éditions La Presse Montréal 1989

Une suite à la trilogie déjà publiée par l'auteur, chroniqueur à *La Presse*. Tout plein d'informations, de trucs et de mises en garde sur le financement, le choix de l'immeuble, l'offre d'achat, l'administration de la propriété, l'investissement à la campagne, dans une ferme, un chalet, etc. Certains recoupements avec les trois guides précédents de l'auteur, mais pas assez pour en redire. Du bon travail.

JOSÉ ACQUELIN
LE PIÉTON IMMOBILE
José Acquelin tend à trouver une réponse qui dessinerait un fragile équilibre entre la parole et le silence, l'action et la contemplation, le fini et l'infini.
l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise
102 p. — 14,95 \$

LE PIÉTON IMMOBILE
JOSÉ ACQUELIN
L'HEXAGONE • POÉSIE

JOSÉE YVON
VIENT DE PARAÎTRE
Josée Yvon Les laides otages récit
vib éditeur
en vente chez votre libraire

MARCEL RIOUX
SE SOUVIENT

« L'un des plus importants maîtres à penser de plusieurs générations d'étudiants poursuit sa réflexion sur l'évolution du Québec. »
« Le métier de sociologue, le regard de l'ethnologue, Marcel Rioux n'a rien oublié... »
Paul-André Comeau, *Le Devoir*

« Marcel Rioux parle de ses idées, de ses amis, des livres qu'il a lus et aimés. Il est très personnel, très véhément. Il dit ses enthousiasmes. »
Jean Basile, *La Presse*

Un peuple dans le siècle
452 pages
29,95 \$

LES ÉDITIONS DU BORÉAL

Berg en sursis par Isabel Massey
Le roman de la route version 1990
Une cavale au rythme d'un air de jazz endiablé
Quinze
12,95 \$

L le plaisir des
Livres

Une passion de femme

TREMBLEMENT DE COEUR
Denise Bombardier
Éditions du Seuil 1990



Alice
PARIZEAU

Existe-t-elle vraiment la femme moderne, ou s'agit-il de l'invention de sociologues et de quelques romancières dont en particulier Benoîte Groulx et Françoise Dorin ?

Car nous ne parlons plus du féminisme, de la jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, de la révolte contre les hommes et de l'incapacité de s'imposer, mais d'une égalité pleine et entière. La promotion sociale va de pair ici avec la promotion des femmes et Denise Bombardier en tient compte quand elle brosse le portrait de son héroïne, Françoise Robert, qui se raconte à la première personne. Mère de deux

filles, Françoise est seule. En partant son mari lui avait dit : « Françoise, je déménage. Je n'ai plus la force de vivre avec toi. » On le comprend. Il n'a pas la personnalité assez forte pour côtoyer au jour le jour une épouse qui est son égale !

Elle travaille, elle gagne beaucoup d'argent, elle vient de fonder une compagnie et ses deux associés comptent sur ses capacités et ses dons pour faire progresser leurs entreprises. Contrairement à l'Europe, en Amérique du Nord le personnage de Françoise se retrouve assez souvent parmi les générations de trente à quarante ans et n'a dès lors rien d'exceptionnel. Libérées de l'emprise de la famille, de parents riches ou pauvres, mais ne pouvant pas compter non plus sur leur aide comme c'était possible autrefois, des femmes professionnelles démontrent que l'égalité des sexes dépend surtout du nivellement des inégalités des revenus. Le nivellement qui dans une situation comme celle de Françoise Robert est parfaitement justifié et crédible bien que ces deux adjectifs ne vont pas nécessairement de pair en littérature.

À l'égal d'un homme, Françoise négocie des contrats, vend et achète des terrains, voyage beaucoup et fréquente les meilleurs hôtels du monde. Comme un homme elle possède sa maison, ses meubles, son luxe et celui de ses deux filles inscrites dans la meilleure école de Montréal, sa ville. Pour compléter l'image de cette femme il y a finalement et comme de bien entendu ses origines plus que modestes. À ce niveau, Denise Bombardier retrouve la tentation de la plupart des romanciers québécois de mettre en scène des mères sacrifiées, victimes de maris alcooliques et cruels. Même Claire Martin qui raconte un autre milieu, celui de Québec, parfaitement à l'aise, décrit la relation de la mère-victime et du père-brute. En fait, Françoise Robert n'a pas besoin d'une pareille introduction dans l'existence pour qu'on accepte de croire que c'est une fonceuse et une gagnante, malgré tous ses complexes d'infériorité et toute son incapacité de dépasser certaines limites de comportements féminins. Chez elle, pas de solidarité de classes due à ses origines modestes et pas de fémi-

nisme aveugle non plus ! Elle pèse, elle évalue et elle évite les opinions extrêmes. Et c'est ainsi qu'en discutant avec la femme d'un ingénieur « recyclée dans la poterie », Françoise constate :

« J'éprouvais de l'agacement, de l'agressivité même face à cette convertie qui épanouissait son moi dans des activités dites de création. Je n'avais jamais compté que sur moi-même. J'estimais que cette femme ne pouvait à la fois rejeter son mari et ses enfants et vivre en femme entretenue. »

En voilà quelques petites phrases qui vont certainement déplaire à certaines, mais qui sont importantes puisqu'elles complètent le portrait de Françoise Robert, vue de l'extérieur par ceux qui la croisent et par ses proches. Comme beaucoup d'hommes, Françoise a, toutefois, une double existence et à partir de là une double personnalité qui va jusqu'à la dépossession de soi. À travers sa passion amoureuse cachée et son réalisme dans son existence quotidienne, elle atteint cette dimension du personnage féminin très moderne assez unique dans nos lettres québécoises et dans les lettres en général.

Elle vit une passion absolue avec A... avec lequel elle n'a

rien d'autre en commun que le sexe. C'est à peine s'ils échangent quelques paroles pour se donner rendez-vous. C'est la passion physique à l'état brut. Ce qui est le plus intéressant en somme dans ce roman intitulé *Tremblement de cœur*, c'est qu'une romancière parvient à décrire avec autant de tact et en même temps avec des accents d'un réalisme aussi saisissant les besoins physiques d'une femme qui désire un homme autant qu'il la désire. À la sexualité soumise et dépendante d'une héroïne de Marguerite Duras dans son roman *L'Amant*, par exemple, l'héroïne de Denise Bombardier oppose celle qui apporte à la femme comme à l'homme, égaux l'un face à l'autre, la jouissance et la souffrance. Au moment où l'homme ne répond plus aux attentes de la femme, le lien casse !

Françoise Robert revient à Montréal, prépare sagement les arbres de Noël pour ses enfants et part. Cette voiture qui roule sur le chemin des Laurentides, ce lac gelé dans la nuit, ce corps qui s'enfoncent dans la neige pour reprendre son rythme et se libérer de l'autre corps, cette recherche dans le froid d'une purification et d'une délivrance, c'est certainement l'un des aspects le plus intéressant et le plus qué-

bécois du roman.

Ce qu'on retient en terminant l'histoire de Françoise Robert, c'est que la femme moderne est obligée de s'assumer pleinement, tout en remplissant certains de ses devoirs traditionnels dont celui en premier lieu qui implique la responsabilité maternelle. C'est à cause de cela que Françoise Robert ne dépasse pas un certain cadre, respecte des horaires, se soumet volontairement à une discipline, contrôle et surveille ses attitudes. À la pression sociale d'autrefois, se substitue ainsi la préoccupation constante de ne pas déchoir aux yeux de l'enfance, de demeurer l'idéal, la mère qu'on aime et qu'on admire et qui en dernier ressort peut remplacer l'image classique du couple par la seule qualité de sa propre présence. Contrairement aux amoureuses d'hier, femmes qui, pour vivre pleinement leur passion, devaient se libérer de l'emprise d'un mariage raté, voilà donc la femme moderne, la Québécoise très solitaire en fin de compte, qui au prix de beaucoup de souffrances s'efforce d'inventer un équilibre nouveau.

Une approche intéressante et une façon de concevoir l'avenir de la femme moderne qui correspond à une certaine réalité sociale.

Un livre à lire et à relire...

La poésie devient dialogue

LA CAGE
suivi de
L'ÎLE DE LA DEMOISELLE
Anne Hébert
Boréal/Seuil, 1990, 246 pages

ROBERT LÉVESQUE

On connaissait trois pièces de théâtre, signées par l'auteur des *Chambres de bois* et de *Kamouraska*.

Il y avait *La mercière assassinée*, un quatuor dramatique que Jean Faucher avait dirigé à la télévision de Radio-Canada en 1958. *Le temps sauvage* qu'Albert Milinaire avait mis en scène au Théâtre du Nouveau Monde en 1966, puis *Les invités au procès* qui ne connurent pas de création à la scène.

En voici deux autres, l'une écrite pour la radio au début des années 70, *L'île de la demoiselle*, qui a été lue sur les ondes de France-Culture en 1974, et une toute récente, *La cage*.

On y lira, bien sûr, dans ces cinq textes pour le théâtre, une

langue poétique beaucoup plus que théâtrale. Anne Hébert, dont l'écriture est si bien ciselée, économe et d'un lyrisme calculé, trouve du côté du théâtre une façon de mettre en action la poésie elle-même; elle signe en fait, avec *La cage* et *L'île de la demoiselle*, de la poésie mise en dialogues.

Elle a de grands modèles : Shakespeare, Claudel, et ici Pierre Perrault, celui d'*Au cœur de la rose*. Les chœurs de fées noires, dans *La cage*, ont quelque chose des sorcières de *Macbeth*; les paroles d'amour échangées entre Marguerite et Nicolas sur un bateau dans *L'île de la demoiselle* ont quelque chose du Claudel de *Partage de Midi*, mais tous ces quelques choses, références plus que discrètes, soudaines correspondances, n'ont jamais la force des modèles.

Sources de maux de tête pour les directeurs de théâtre ou les metteurs en scène, qui se demanderaient comment loger en scène ces apparitions de fées ou même ces « péchés capitaux » dans *La cage*, ce naufrage dans *L'île de la demoiselle*, le théâtre d'Anne Hébert (à moins d'y mettre des fortunes et un certain génie dans la production) est beaucoup plus fait pour être lu que vu.

Dans *La cage*, on y lira avec plaisir une « Corriveau revisitée ». Anne Hébert revient sur la légende de « la Corriveau », cette femme, non loin de Québec vers la fin du 18^e siècle, qui fut accusée du meurtre de son mari et pendue, exposée dans une cage au carrefour des routes.

Anne Hébert venge la Corriveau. De cette femme perdue par les commérages du voisinage, jugée par un tribunal du conquérant britannique, elle en fait une héroïne qui triomphe du

mal incarné par ce juge anglais, qui meurt d'une crise cardiaque au moment du procès.

Variation sur le thème de la Corriveau, dans une épure qui ne contient que l'essentiel, *La cage* est une oeuvre naïve et belle, portée par la finesse d'une écriture poétique, mais alourdie par un folklore (la façon dont Mme Hébert fait parler les paysans) qui donne au texte des lieux nettement désuètes.

Dans *L'île de la demoiselle*, nous voici en mer, partis de Saint-Malo en 1540, dans un vaisseau commandé par M. de Roberval qui a mission d'aller fonder une colonie catholique du côté du pays du Saguenay en Nouvelle-France. Une jeune fille de 15 ans, de bonne famille, est à bord, de même qu'un garçon du nom de Nicolas.

M. de Roberval surveille de près cette jolie Marguerite de Nontron, il l'aime; mais celle-ci découvre un amour profond pour Nicolas Guillou, qui a 20 ans, et qu'elle aperçoit un soir dans la coursive. Au sortir d'une tempête, Roberval, par dépit, les larguera sur une île en plein golfe du Saint-Laurent.

Anne Hébert s'inspire de l'*Hépatéméron*, de Marguerite de Navarre, pour bâtir son récit. Elle imagine d'abord un grand chalet, qu'est la vie sur un vaisseau à cette époque, pour ensuite, sur l'île, dégager un grand calme duquel surgissent les phrases d'amour puis de désespoir du jeune couple.

Écriture fine, comme sortie de son temps, lyrisme sans ornement, poésie dialoguée, ces deux textes de théâtre d'Anne Hébert, situés dans l'histoire, feraient des adeptes le soir à la radio. On imagine mal un tel théâtre produit sur nos scènes aujourd'hui.

Un moi dans sa totale nudité

LA TERRASSE DES AUDIENCES AU MOMENT DE L'ADIEU
Yves Navarre
Leméac, 1990, 396 pages

MICHEL LAURIN

Quitter le lieu des racines. Tourner définitivement la page. Partir pour renaître ailleurs. Pour re-vivre.

Le rêve de quantité d'hommes et de femmes parvenus au mittemps de leur âge. Que l'immense majorité se hâte toutefois de refouler au rang des fantasmes. Mais pari qu'un homme célèbre dans son pays, romancier et dramaturge de talent exceptionnel, couronné par le prix Goncourt, eut le courage de relever : Yves Navarre habite le Québec depuis juillet 1989.

Et c'est cette démarche qu'il explique dans son roman *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*. D'abord, qu'il n'y ait pas de malentendus : ce n'est pas la France qu'il a quittée, « le vif de (sa) mémoire, (son) encrier, mais Paris où (il) ne vivait plus ». Paris dont il dénonce la « pingrerie intellectuelle » et les conventions sociales. Cet être blessé à conscience d'avoir livré ce qu'il y avait de plus riche en lui, pour ne récolter qu'indifférence et ingratitude : les « salves de silence » des critiques qui ont salué ses récents romans, les animateurs de « toc-shows » qui font une part congrue à la véritable littérature, les éditeurs qui ne sont motivés que par le rendement... L'impression de

la main tendue qui reste en suspens, risible, humiliée. Le roman prend souvent des accents bouleversants qui laissent deviner, derrière le constat d'un « échec », l'idée d'un amour brisé, d'une véritable rupture amoureuse entre Paris et Yves Navarre.

Ce qui n'empêche pas l'écrivain de poser un regard décapant sur une certaine société — la sienne de naguère — « qui semble ériger le faux en système, l'hypocrisie en saine valeur ». Dont le vernis toujours soigneusement astiqué recouvre des réalités beaucoup moins brillantes. C'est ce qu'a voulu laisser Yves Navarre, « sans haine », se contentant de confier ses « rancœurs, rancunes, amertumes bien fondées » au silence de la page blanche. Et le Québec sera le lieu de la quête, de la nouvelle vie : « Je pars là où ça germe, là où ça bataille, là où les regards butinent ». Là aussi « où ça combat pour la langue ». Dans cette « terre qui a été tenue en jachère pendant des siècles et (qui) explose » enfin, il lui sera possible, croit-il, de « renaître, persister et signer encore ».

À lire ce qui précède, le lecteur pourra avoir l'impression qu'il s'agit bien davantage d'un Journal intime que d'un roman. Yves Navarre préfère parler de « journal-fléuve ou roman-puzzle ». Un roman où les personnages et les événements sont empruntés à la vie réelle et qu'on peut situer dans un temps bien défini : du 21 avril au 20 août 1989. On est loin du « roman romanesque » de pure fiction où « amour » est à la constante recherche de son « toujours » ; il conviendrait mieux de parler ici de « l'écrire-vrai » où récit s'alimente à même la vie de l'auteur, le « vrac de (son)

coeur » devenant la trame de son oeuvre.

Cet ouvrage en marge des structures classiques, qui ne se veut pas « artistique mais tendre et féroce, juste et de constat », se fait immense « terrain vague » où viennent échouer les rêves, les souvenirs, les désirs de même que les « miettes » romanesques s'accumulent les parenthèses, les « scories et redites ». Mais une constante demeure : le moi y est livré dans sa totale nudité, au moyen d'une écriture brute et impulsive, comme si l'acte d'écrire et l'acte sensuel fusionnaient. La littérature se fait ici le creuset des plus vives émotions.

L'auteur a de plus l'habileté d'insérer dans son récit différents personnages qui sont de multiples doubles de lui-même ou de ceux qu'il a connus et aimés. Le roman se transforme alors en salle de miroirs qui permet au Je de constantes métamorphoses qui animent différents « contes » qui ont en commun le fil cassé des amours brisées. Mais dès que le désarroi ou la détresse veulent s'immiscer dans le récit, ils sont tôt récupérés par l'humour ou l'ironie. À cette écriture serrée, sans paragraphes (l'ouvrage est simplement divisé en 73 chapitres), animée par un souffle ininterrompu, le lecteur adhère volontiers, ne pouvant qu'être ébloui par le grand art d'Yves Navarre.

Ce texte fébrile est aussi le lieu d'une urgence. Comme si le temps était compté pour l'écrivain. Un mot revient fréquemment : « Vivre ce qui me reste à vivre ». Certes, il y a l'alerte de 1984 qui le foudroya jusqu'à la paralysie. Il y a aussi les amis, nombreux, décédés depuis peu, terrassés par une maladie implacable. Sans oublier « l'âge (du) corps » ressenti comme un affront. Aussi, y a-t-il l'urgence de vivre et de tirer de chaque seconde une éternité, toujours celle de l'émoi, de l'émotion. Et le moyen privilégié, qui permet tant de gommer le désarroi de l'idée de la mort que de conférer de la densité à l'instant, demeure l'écriture : « Quand j'écris le mot « mot » je pense au mot « mort » et quand j'écris le mot « mort » je pense à celui de « vie, la vie, cette force qui résiste à la mort ».

Une littérature de la confiance, d'un lyrisme prenant. Un livre de ferveur qu'on quitte à regret, comme un ami chaleureux qui nous a fait, sans esbroufe ni nombrilisme, le cadeau de ses vraies interrogations, de ce qui lui tenait le plus à cœur, bref de ses émotions. Et qui hante le lecteur bien longtemps après la dernière page.

DANS LES
TYPO
LES MEILLEURS
BOUQUINS

Réjean Bonenfant
Un amour de papier
TYPO

Réjean Bonenfant
UN AMOUR DE PAPIER
roman, 184 pages — 6,95\$
...un trou normand dans une saison littéraire... A lire avant de s'enthousiasmer pour de nouvelles productions...
Roch-Poisson, En toutes lettres

TYPO
POCHE
L'HEXAGONE

NOUVEAUTÉS

- **L'Empire des Bois-Brûlés** de Kinsey Howard (traduction de Ghislain Pouliot)
- **Les oiseaux en liberté** de Pierre Mathieu
- **Louis Riel en bande dessinée** de Robert Freynet
- **Marie-Anne Gaboury une femme dépareillée** de Agnès Goulet

ÉDITION des PLAINES
C.P. 123
SAINT-BONIFACE
MANITOBA R2H 3B4
(204) 236-0078

LE JARDIN NÉGLIGÉ
ALBERTE VILLENEUVE

Le roman «Le jardin négligé» nous fait revivre le tragique mariage d'Anne, jeune femme de trente ans, victime de l'amour.

152 pages 17,95 \$

1980 ouest, rue Sherbrooke
bureau 520, Montréal, H3H 1E8
Téléphone: 932-9037
Télécopieur: 932-3986 Fax

Méridien
ÉDITIONS DU MÉRIDIDIEN

L'instant même Une maison totalement vouée à la nouvelle

C.P. 8, succursale Haute-Ville
Québec (Québec) G1R 4M8

Vient de paraître
Choisis parmi plus de trois cents textes dans le cadre du deuxième concours littéraire de l'Office franco-québécois pour la jeunesse, les dix nouvelles que voici témoignent de la vitalité du genre de part et d'autre de l'Atlantique.

En une ville ouverte
Collectif d'auteurs français et québécois
1990, 203 pages 17,95 \$

ICE QUE DISAIT ALICE
Prix Adrienne-Choquette de la nouvelle 1989.
Ce que disait Alice allie avec brio légèreté et gravité dans les trente-cinq nouvelles qui composent ce recueil.
Ce que disait Alice de Normand de Bellefeuille
1989, 163 pages 17,95 \$

CIRCUIT FERMÉ
Des nouvelles dans lesquelles sont rarement absentes les petites cruautés ordinaires... et extraordinaires qui tissent nos existences.
Circuit fermé de Michel Dufour
1989, 108 pages 14,95 \$

LA MORT EXQUISE
Un des premiers livres québécois dont on peut dire qu'il est ouvert aux influences étrangères, à l'aventure de la littérature universelle du XXe siècle.
La mort exquise de Claude Mathieu
1989, 111 pages 14,95 \$

L le plaisir des
livres

La genèse du cadre politique

PETIT TRAITÉ DE L'ÉTAT
Gérard Bergeron
Presses universitaires
de France
Paris 1990, 263 pages

PAUL-ANDRÉ COMEAU

Aucun étudiant en droit, en science politique, en histoire ne pourra désormais échapper à l'obligation intellectuelle de lire le dernier ouvrage du professeur Gérard Bergeron.

Petit traité de l'État, que vient de lancer les Presses Universitaires de France, est pourtant plus qu'un manuel : c'est une initiation raisonnée à la découverte et à l'appréciation de la nature et du rôle de l'État dans l'histoire de l'humanité.

Avec un don de synthèse que lui envieront de nombreux spécialistes, à l'aide des ressources d'une culture qui force l'admiration, Gérard Bergeron réussit à



PHOTO ANDRÉ BAILLARGEON
Gérard Bergeron

tracer la genèse du « cadre » politique qui s'est finalement imposé dans tous les recoins de la planète. De l'organisation minimale de la tribu ou du clan jusqu'à l'État « qu'il faut dégraisser » en passant par le Saint-Empire romain germanique, le politologue de l'ENAP retrace le cheminement de cette structure politique depuis la fin de l'évolution de l'homme sapiens.

Bergeron ne cède pas à la ten-

tation d'un déterminisme séduisant. L'État ne naît pas de nécessité. Il s'installe sous le poids des événements, grâce à l'intervention de dirigeants plus éclairés ou moins despotiques. La démarche de l'auteur englobe peut-être plusieurs siècles, la forme étatique n'en constitue pas moins un phénomène relativement récent dans l'histoire de l'humanité. La réalité « état » ne couvre de fait que 0,2 % de l'aventure humaine. D'où ce relativisme qui encadre toute cette entreprise à la fois synthèse solidement structurée et agencement très original.

Dans cette fresque planétaire, Bergeron signale et explicite le rôle fondamental joué de façon plus ou moins concomitante par la France et la Grande-Bretagne dans cette évolution. Des cheminements différents sous des monarchies qui réagissaient à la pression de la bourgeoisie ou qui tentaient d'élargir l'emprise de leur autorité, mais des résultats analogues : la mise en place de deux types d'institutions étatiques dont vont s'inspirer des dizaines et des dizaines de nouveaux États.

Gérard Bergeron, dont la réputation internationale s'est assise sur ses travaux en théorie politique, réussit, en quelques pages, à donner corps aux principes de base du fonctionnement de l'État. Il présente une application saisissante des propriétés fondamentales de l'État envisagé sous l'angle de la gouvernance politique. La démonstration évite le jargon scientifique, comme l'ensemble de la démarche.

L'ouvrage du professeur Bergeron se distingue de nombreux traités consacrés à l'État en établissant une jonction constante avec l'évolution des idées politiques, des thèses qui ont justifié ou décrié l'établissement de ce pouvoir au dessus de tous les autres pouvoirs. De Machiavel à Paul Kenney (l'auteur du best seller *Naissance et déclin des Grandes puissances*), la filiation de ces penseurs s'inscrit dans une trame concrète.

La lecture du *Petit traité de l'État* s'impose à tous ceux qui réfléchissent sur le sens de l'organisation étatique en cette fin de XXe siècle soit pour en dénoncer l'omni-puissance ou encore pour réclamer sa réduction au rôle de banale agence de service. Le chapitre consacré à l'État du lendemain de la seconde guerre mondiale éclaira et relativise tout à la fois les jugements à l'emporte-pièce des penseurs néo-libéraux.

Depuis la publication des textes d'*Isocrate*, publiés dans LE DEVOIR durant les années 50, la carrière de Gérard Bergeron s'inscrit à l'enseignement d'une réflexion sur le rôle du politique dans nos sociétés chapeautées et ordonnées par cette création originale qu'est l'État. Ce *Petit traité de l'État* en est le témoin et le produit le plus stimulant.

Des bulles pour une tranche de notre histoire

LA GRANDE AVENTURE D'ALPHONSE DESJARDINS
Prouche
La Confédération des caisses populaires et d'économie
Desjardins du Québec
Lévis 1990, 48 pages

ANDRÉ GIRARD

Le mouvement des caisses Desjardins vient de lancer officiellement *La Grande aventure d'Alphonse Desjardins*, une bande dessinée sur la vie et l'oeuvre de son fondateur.

L'histoire d'Alphonse Desjardins a d'abord paru en feuilleton dans la revue *Ma caisse*; la publication, sous forme d'album, vise à faire connaître l'un des plus grands héros écono-



miques que le Québec ait connu.

Il y a 89 ans, le 23 janvier 1901, Alphonse Desjardins jetait les bases de ce vaste réseau financier en commençant, dans sa maison de Lévis, les opérations financières de la première coopérative d'épargne et de crédit en Amérique du Nord. Le premier dépôt fut de 10 sous et le bilan de cette première journée se solda par

un actif de 26,40 \$. Durant 20 ans, il ne cessa de parcourir presque quotidiennement les villes et les campagnes du Québec ainsi que les petits villages franco-canadiens, tant au Canada qu'aux États-Unis, pour fonder ses caisses populaires.

Cette bande dessinée à caractère historique a été réalisée par Prouche, qui a obtenu lors du 1er Festival de la bande dessinée francophone de Québec (1988), le prix du dessinateur québécois le plus prometteur. Pour *La Grande aventure d'Alphonse Desjardins*, il a travaillé en étroite collaboration avec Carole Pouliot, graphiste, Guy Bélanger, historien et le coordonnateur Pierre Goulet. Empreinte d'un constant souci d'authenticité historique, cette bande dessinée, fruit d'une recherche intensive, permet de revivre les péripéties de cet homme qui, à force de tenacité et de courage, nous a laissés en héritage l'un des leviers économiques les plus puissants du Québec moderne.

OSTHER

LE CHAT CRIBLÉ D'ÉTOILES



346 pages
24,95\$

• *Osther, le chat criblé d'étoiles* est de ces romans qui vous brûlent les paumes (...) on le lit d'un trait, trop vite, pour avoir le plaisir de le lire une deuxième fois (...) une écriture dont la charge d'émotion force l'admiration.

Marie-Claude Fortin, *Voir*

• *Osther, le chat criblé d'étoiles* (...) un livre rare, un de ces livres, marqués par l'urgence, qui donnent à entendre des cris durables (...) la tentation est alors bien grande d'en citer des pans entiers, tant l'écriture s'impose ici par son pouvoir d'évocation.

Guy Cloutier, *Le Soleil*

• Quelle histoire! (...) une histoire qu'on dévore... (...) l'écriture de Mme France Vézina (...) a du rythme, du souffle, du nerf.

Réginald Martel, *La Presse*

• Une prose qui flirte avec la poésie, parfaitement impudique, toujours sincère. Attention au décollage!

Geneviève Picard, *Elle-Québec*

• (...) une seule réaction possible: l'éblouissement. On se laisse emporter par le torrent d'images, de personnages incendiés, d'émotions crues et nues qu'on n'a pas envie, mais pas du tout, de disséquer. Un roman inoubliable.

Rock Poisson, *Radio-Canada*

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

UN RENDEZ-VOUS À NE PAS MANQUER!

DU 28 MARS AU 1^{ER} AVRIL 1990

Madame **Marcelyne Claudais** viendra vous présenter, au Salon du livre de l'Outaouais, son tout dernier roman:

Comme un orage en février...

Rappelons que Madame Claudais est l'auteure de trois romans à succès:

- *Un jour la jument va parler...*
- *Des cerisiers en fleurs, c'est si joli!*
- *J'espère au moins qu'y va faire beau!*

EM Éditions de Montagne

250, boul. Industriel, bureau 100
Boucherville (Québec), J4B 2X4
Tél.: (514) 641-2387 Téléc.: (514) 655-6092

KIOSQUE 69-70

Une façon de voyager dans la vie

ANTHOLOGIE PERSONNELLE
F.-J. Temple
Actes Sud, 221 pages

JEAN ROYER

« L'écriture n'est qu'une des nombreuses formes du vivre », lance Frédéric-Jacques Temple dans la préface de son *Anthologie personnelle*.

Écrire est une façon de voyager d'un bout à l'autre de la vie, pour ce poète de Montpellier, homme du Sud attiré par le sens des civilisations et leur connaissance de l'Homme.

La poésie comme forme de l'action, mais aussi comme lettre d'amitié entre les hommes de tous les Sud et de toutes les minorités culturelles: voilà ce qui anime Temple dans ses écrits comme dans ses voyages. « Je ne suis pas d'ici, mais je chante », affirme continuellement le poète, dans ces pages qui couvrent le fleuve de sa vie de 1945 à 1985.

Ami de Blaise Cendrars, Richard Aldington, Henry Miller, Lawrence Durrell et Joseph Delteil, F.-J. Temple a fait de la poésie son journal de bord, la mémoire de ses traversées du plaisir de vivre et de découvrir. Ce navigateur des saisons et des

paysages a cultivé la confiance de l'homme contre la mort en s'adonnant à l'observation des forces de la nature, de ses parfums et de ses rituels.

Cette poésie des sensations et des paysages, attentive aux forces vitales, chante ce qui passe et meurt, elle emporte fleurs et barques dans les souvenirs de la nuit de lait, elle cerne les grands arbres qui forment le cri du jour. Temple, dans sa fuite qui n'est pas une fuite mais un voyage de reconnaissance avant la mort inévitable et le « retour aux herbages », est un poète qui apprivoise les « âmes qui voyagent », « les bêtes nocturnes » et le vent du Nord comme « le silence en feu ».

Le poète selon F.-J. Temple est aussi un mangeur de mots, homme du baroque et de la nature, à la recherche du paysage premier, en quête d'un « ailleurs ». Voilà sans doute pourquoi il a vécu un temps avec les Indiens Navahos et il est tombé amoureux des rives du Saint-Laurent et du Québec.

Il faut lire la poésie de F.-J. Temple, écrivait Robert Sabatier, « comme si l'homme portait dans son corps l'univers qui le porte. Forêts, fleuves, le poète est comme ces coureurs de prairie ou ces conquérants légendaires que leurs sentiers personnels conduisaient au cœur des mondes nouveaux. »

Ses poèmes se font tour à tour descriptions de paysages et de villes, croquis allusifs ou cartes postales, télégrammes minimalistes, mais aussi psaumes aux rythmes larges qui portent en leurs appels les paysages privés du poète comme des rituels d'une résistance contre les fins de l'Homme et du monde.

Ainsi le voyageur n'a pas triché. En remontant le temps du « Retour », il écrit: « Afin que tout soit accompli / qui est écrit dans les pierres / et le sang primordial / je remonte à la source / sans un regard pour l'eau / qui pollit les saisons / en toute innocence. »

Signalons enfin que F.-J. Temple est aussi romancier (*Un ci-metière indien*, Albin Michel, 1981) et essayiste. On lui doit récemment, aux Éditions La Manufacture, un *Henry Miller Qui suis-je?* ainsi que *Le Tombeau de Médora*, qui raconte le parcours et l'exil de la fille de lord Byron et de sa demie-soeur Augusta Leigh.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 24 mars
de 14h à 16h

YVES NAVARRE
La terrasse des audiences
au moment de l'adieu

samedi 31 mars de 14h à 16h

PATRICIA LAMONTAGNE
Les faits saillants
Éditions Pajé

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

«Salon du livre de l'Outaouais»
Kiosque 83

DICOROBERT

PARIS POLAROÏD



72 p. - 12,95\$

Denise Boucher nous rapporte de Paris et de Mexico, de Barcelone et de Gaspé, de Rome et de Séville, des poèmes qui sont autant de cartes postales d'amour du monde.

Paris polaroïd et autres voyages nous montre une Denise Boucher toujours en liberté face à la vie comme face à la mort

«Paris polaroïd nous redonne la voix du poète sur un air de blues universel.» Jean Royer, *Le Devoir*

POÉSIE

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

POÉSIE



Un spasme allumé : Larry Tremblay

Comme il m'apparaît important de revenir sur certaines valeurs classiques lorsqu'il appert qu'elles ne perdront jamais ni leur authenticité,

ni leur modernité ou de réexaminer des oeuvres actuelles déjà connues et qui risquent de devenir les classiques de demain, il m'apparaît réconfortant et envoûtant de découvrir des valeurs nouvelles, surtout lorsqu'elles éveillent en nous des sensations aussi fraternelles que celles qu'ont fait naître nos anciennes connaissances.

Ces valeurs nouvelles, en plus de confirmer nos acquis et même nos allégeances, nous propulsent, grâce à leur dynamisme propre, vers un avant fait de lumière et d'espérance. Elles nous sont essentielles dans la mesure où nous tenons à prendre le pouls de notre temps, à irriguer nos propres afflux sanguins au rythme de ces contemporains, à rester ouverts et réceptifs aux multiples possibilités nous permettant de renouveler nos diverses émotions. Évidemment, il faut quelquefois oublier volontairement la rigidité des systèmes ou la dictature des écoles pour ne pas tomber dans les pièges mille fois éculés des comparaisons susceptibles de figer nos goûts à tout jamais, sclérosant ainsi nos esprits en leur enlevant toute attente de nouvelles visions. Je crois que les jeunes créateurs ont toutes les raisons du monde de se rebeller précisément contre tous ceux qui sont tombés dans ces pièges et qui, ce faisant, sont devenus les « assis » de la culture et les représentants d'une obligarchie aussi castratrice que suavement stérilisante...

Mais je constate, avec un emballement sans cesse croissant, que de nouvelles figures apparaissent et s'imposent, affichant leur légitime dédain envers cette même obligarchie. Je les trouve admirables et je veux leur dire ici les émotions et les tendresses que je ressens spontanément à leur endroit. Comme ils se chargent d'incarner et de représenter notre âme d'aujourd'hui, qu'ils

sachent le soutien et l'amitié de tous ceux qui les écoutent, qui les regardent, qui les ressentent jusqu'au plus profond de leur illusoire existence.

Plusieurs créateurs s'avancent à l'avant-scène et, de temps en temps, dans ces carnets, je me permettrai de revenir sur l'un ou l'autre d'entre eux. Aujourd'hui, je parlerai de Larry Tremblay, auteur de *Le déclin du destin* et de *La place des yeux*.

Mon premier contact avec Larry Tremblay remonte, en 1985, à une représentation, dont il était l'unique interprète, de *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans*. Je connaissais bien le texte de Normand Chaurette pour l'avoir lu à plusieurs reprises, beaucoup aimé et finalement pour l'avoir publié. Lorsqu'on m'annonça que l'acteur qui le jouait faisait, à lui seul, tous les rôles, exécutant en plus des mouvements de kathakali, je fus doublement perplexe devant une telle entreprise, craignant par dessus tout l'incohérence que pouvait créer ce mélange de tragédie à l'américaine avec une gestuelle indienne, religieuse... Je ne saisissais pas le rapport. Ce n'était pas « évident », comme on le répéta à l'époque. Pourtant, ce fut un succès. L'acteur réussit à allier dans son être toutes les figures de *Provincetown*... et leur insuffla la grâce asiatique qui, transperçant toutes les frontières de nos pauvres appréhensions, chahutant toutes nos supposées compréhensions, prouva que le souffle créateur est illimité et que le Beau ne connaît ni police ni aucune autre plate considération. L'Art du comédien, totalement dépouillé de tout préjugé, nous subjuga. Nous avions comme l'impression de recevoir un cadeau dont nous ne connaîtrions jamais le prix. Nous pouvions quand même supputer à quel ascétisme s'était soumis celui qui nous le faisait... Ainsi naquirent mon admiration et ma reconnaissance envers Larry Tremblay.

Je découvris plus tard qu'il était polyvalent : en plus de jouer la comédie, il pouvait mettre en scène, enseigner, écrire. Je lus donc son premier recueil : *La place des yeux*. Je fus émerveillé, séduit aussi, mais quelque



Larry Tremblay

peu effrayé... Une telle explosion de vie d'une part, mais l'omniprésence du sang, de la bêtise, de la mort, du goût puis de la volonté de tuer d'autre part...

« on a fait mal à un enfant je tuerai je le jure » puis ce grand espoir si beau de rédemption

« j'arracherai le ciel de mes yeux pour faire couler du bleu sur sa peau »

mais cette note finale et sans concession

« on a fait mal à un enfant j'ai tué je le jure »

La poésie de Larry Tremblay est sans bavures, nette comme un éclair, brûlante comme un jet de flammes. Elle existe pour en finir avec toutes les trahisons dont les créateurs ressentent la morsure mieux que quiconque :

« laissez-moi gesticuler dans le temps laissez ma jungle enterrer vos temples recouvrir vos fronts salir vos sangs »

Elle dit pour que, du chant qui persiste, puisse naître l'image qui illumine le rêve d'une nuit de détresse dont nous n'arrivons à sortir qu'à pas comptés, à bout d'effort et de lutte :

« offrir au fleuve meurtrier la vague opaque de l'être ce qui bouge dans le soufflé la roche des reins le blanc des yeux le chiffre des cheveux » ;

elle clame tout haut les vérités premières ou dernières selon les saisons, les chevaux en fuite, les

mers abimées :

« Le coeur est un détonateur » qui détonne ou qui fait éclater la citadelle, ou les deux à la fois...

Le poète lui-même, continuellement en état de choc, ressent la vie en tant que bourreau-victime dans un espace-temps où le Maintenant prend figure de témoin-accusé-accusateur éperdument mis en cause de toutes les façons, à perte de vue, donc d'entendement.

C'est la folie à l'état pur — (la seule qui vaille la peine d'exister) — celle qui n'écoute qu'elle-même et qui veille pour assurer le réveil brutal de ceux qui dorment trop bien :

« JE VIS DANS UNE CHAMBRE AVEC LE VINGTIÈME SIÈCLE EN DÉSORDRE »,

dit posément Larry Tremblay dans son ultime hallucination (espèce de poème-bilan) et continue avec « calme et volupté » sur ce vers qui n'a l'air de rien, mais qui prouve que le rôle sera assumé jusqu'à la lie :

« je ne dors pas encore ».

J'ai cité ces vers avec la conscience que j'aurais pu en offrir tellement d'autres. On ne se lasse pas de relire tous ces poèmes — mini-drames-tragiques issus de la réalité quotidienne mais éclatés en tant d'images si frappantes pour les yeux — jouant, au-delà de leur rôle physique appris pour toujours, un rôle accordé au sentiment, aux pulsions spirituelles les plus profondes pour que le corps ne soit plus que le serviteur docile d'une âme en état d'éveil et d'illumination — :

« la poésie je ris c'est l'écume des nuits il faut la lune l'oeil dieu le pieu la fleur noire en forme d'ampoule »

un spasme allumé. Je laisse à d'autres chroniqueurs, mais à regret, le soin de reprendre chacune des parties de ce petit recueil, en extraire « la substantifique moëlle, et en donner une révélation plus complète. Larry Tremblay s'est aussi fait dramaturge. On pourra lire, à cet effet, l'intelligente introduction d'Aline Gélinas dans *Le déclin du*

destin. C'est pour lui l'occasion de reprendre des thèmes qui lui sont chers. Le jeu du langage — celui de corps désarticulé — réincarnant l'acceptation ou le refus — réitérant le rôle de lumière / planche de contact d'une âme en ébullition. Mais pour cela, on doit laisser le chant aller jusqu'à la déraison même si, comme Larry Tremblay le mentionne dans ses notes de mise en scène : « Parfois j'ose penser ceci : si la bouche n'était pas si près du cer-

veau, l'acteur serait meilleur ». À trente cinq ans, Larry Tremblay n'a plus rien à promettre : il est déjà un accomplissement. Il n'a qu'à poursuivre son itinéraire pour assurer la continuation de notre émerveillement.

LA PLACE DES YEUX
Larry Tremblay
Éditions Trois, Montréal 1989
LE DÉCLIC DU DESTIN
Larry Tremblay
Leméac, Montréal 1989

LE PLAISIR DES MOTS

Le créneau de l'excellence

MARIE-ÉVA DE VILLERS

Au *Téléjournal* du dimanche 18 mars 1990, le reporter nous annonce que « les Caisse Desjardins siègent sur un comité technique d'IBM ».

La semaine dernière, *La Presse* a employé cette expression à de multiples reprises ; LE DEVOIR y a même eu recours pour un de ses titres.

En français, si l'on peut s'asseoir sur un siège, si le juge peut rendre son jugement sur le siège, rappelons qu'il n'est pas possible de siéger sur un comité, sur un conseil. Cet emploi fautif est un calque de l'anglais (« to sit on the board of directors »). En ce sens, le verbe se construit plutôt avec la préposition « à ». Les Caisse Desjardins siègent donc au comité technique d'IBM ou font partie de ce comité.

Il y a bien une vingtaine d'années que l'Office de la langue française, le Service linguistique de Radio-Canada, celui d'Hydro-Québec ou de Bell Canada, la Société des traducteurs du Québec, les divers cours tel CAFÉ, les services de traduction des entreprises et tous ceux qui se préoccupent de la qualité de la langue répètent à qui mieux mieux que cette construction syntaxique est à éviter. Je suis persuadée qu'aucun terminologue, traducteur ou rédacteur qui se respecte n'oserait utiliser cette construction fautive en 1990.

Comment se fait-il que cette expression unanimement critiquée se retrouve toujours (et de plus en plus) sous la plume ou dans la bouche de nos journalistes, ces professionnels de l'écriture et du langage qui communiquent quotidiennement avec des milliers de Québécois ?

Ferait-on preuve de purisme en critiquant cette préposition mal choisie ? Puisqu'il est si répandu, devrait-on admettre que cet usage est désormais le bon ? Je ne le crois pas.

Les mêmes questions se posent à propos de l'adjectif « ethnique » qui est très en vogue, communautés culturelles obligent. Il y a quelques semaines, un lecteur de Québec du *Plaisir des mots* me confiait son irritation devant les emplois imprécis de cet adjectif. Il me citait une phrase d'une récente émission de Radio-Canada : « De la musique de la Renaissance à la période classique, en passant par le jazz et la mu-

sique ethnique... » Ayant communiqué avec le réalisateur de cette émission, mon correspondant se faisait répondre que le mot « ethnique » avait la même signification que le mot « folklorique ».

La semaine dernière, *La Presse* nous informait que « la Télévision ethnique du Québec voulait une station commerciale à Montréal pour offrir une programmation multilingue ».

En français, l'adjectif « ethnique » n'a qu'un sens très général de « relatif à l'ethnie », contrairement à l'adjectif anglais qui, tout en ayant le sens global de l'adjectif français se dit également de ce qui est relatif aux minorités ethniques. Le réseau français de Radio-Canada s'adresse donc principalement à l'ethnie française, le réseau anglais, à l'ethnie anglaise. Ces réseaux sont donc « ethniques » au même titre qu'une éventuelle station multilingue. L'extension de sens qui est abusivement donnée à l'adjectif français provient de l'emploi anglais.

Il en est ainsi des nombreuses « levées de fonds » qui inondent les ondes : l'expression est directement inspirée du terme anglais « fund-raising » ; en français, on dira plutôt « souscription, collecte de fonds, campagne de financement ».

Peut-être les nouvelles techniques informatiques y sont-elles pour quelque chose, mais il semble plus difficile à nos journaux actuels de proposer à leurs lecteurs les textes soignés auxquels ceux-ci seraient en droit de s'attendre. En effet, il est impossible de lire un quotidien d'ici sans y noter plusieurs fautes d'orthographe et de multiples coquilles typographiques. Comment s'expliquer cette désinvolture regrettable alors qu'au Québec, en cette matière aussi cruciale, le seul créneau viable paraît être celui de l'excellence ?

NDLR : Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du DEVOIR, 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

MIMI, PAUL & CHABICHOU

Une magnifique collection d'albums de lecture en format géant et régulier
Par Nicole Girard et Paul Danheux
Illustrés par Michel Bisson



Les chansons MIMI, PAUL & CHABICHOU

Une cassette de dix chansons inspirées des albums accompagnées de la scénarisation des histoires

Interprétées par Henri Bergeron
Christine Lamer
Charles Prévost
et un chœur d'enfants

En vente chez votre libraire



Ça, ça fait du bien!

PARTICIPACTION



COLLECTION PAPILLON

Éditions Pierre Tisseyre

Les papillons du printemps



Des romans pour les 8 à 11 ans

- *Le secret de François* de Héléne Gagnier
- *La vieille maison bleue* de Micheline Huot
- *Le pouvoir d'Olivier* de Marjolaine Juteau
- *La maison abandonnée* de Mimi Legault

7,95 \$/chacun